

Agence d'**Urbanisme** de l'aire  
métropolitaine **lyonnaise**

Octobre 2019

# Plan de référence du site UNESCO

## Phase 1 Connaissance de l'évolution du site

En complément des cartes d'occupation par grandes périodes du site



**GRANDLYON**  
communauté urbaine



## SOMMAIRE

Préambule.....	p.4
Introduction.....	p.5
Evolution spatio-temporelle du site.....	p.7
-510 à -43 : LE SITE A LA PERIODE GAULOISE	
L'occupation du site aux deux âges du Fer, la ville avant la ville.....	p.8
-43 à 476 : LE SITE A LA PERIODE ROMAINE	
Développement et déclin d'une grande ville.....	p.10
476-1000 : LE SITE A LA PERIODE DU HAUT MOYEN-AGE	
Rétraction urbaine et premières influences du christianisme.....	p.12
1000-1460, LE SITE A LA PERIODE DU BAS MOYEN-ÂGE	
De la ville polynucléaire à la ville unifiée.....	p.14
1460 – 1590 : LE SITE A LA RENAISSANCE	
L'essor économique, culturel, urbain et militaire de la ville.....	p.17
1590 – 1745 : LE SITE A LA PERIODE CLASSIQUE	
La ville étoffée, embellie et circonscrite.....	p.20
1745– 1850 : LE SITE, DU BLOCAGE A l'essor	
La Révolution permet une expansion urbaine et industrielle.....	p.23
1850 – 1939 : LE SITE AU COEUR DE LA GRANDE VILLE EMERGENTE	
Standardisation, équipements, innovation.....	p.27
1939 - 1980 : LA MODERNISATION DE LA VILLE	
Infrastructures et équipements.....	p.31
1980 - 2018 : LA CONSOLIDATION DU CENTRE HISTORIQUE	
Du renforcement à l'attractivité internationale .....	p.34
Analyse synchronique.....	p.37
Plan de datation des bâtiments.....	p.39
Plan des cohérences architecturales .....	p.43
Plan des compositions architecturales et urbanistiques.....	p.46
Conclusion .....	p.50
Bibliographie et sources .....	p.51

Grand paysage panoramique de la Métropole depuis l'esplanade de Fourvière, paysages des rives de Saône et du Rhône, places historiques de petite ou très grande taille, ambiances feutrées des cours des immeubles Renaissance du Vieux Lyon, la Ville offre une multitude d'ambiances à toutes les échelles. Dans leur diversité, celles-ci renvoient néanmoins toujours à une identité lyonnaise.

Cette richesse n'est pas une juxtaposition ou une accumulation, mais l'effet de la construction de leur Ville par les Lyonnaises et les Lyonnais. La Ville qui constitue à la fois notre environnement quotidien et notre image dépasse les acteurs individuels et s'affirme comme un ensemble autonome forgé à la fois dans le temps et dans l'espace, par les cultures et l'action des générations précédentes, pendant plus de 25 siècles.

A partir d'une analyse par périodes historiques et d'une analyse des caractéristiques patrimoniales actuelles de la Ville, l'équipe de conception, mandatée par la Ville et la Métropole de Lyon, a actualisé la connaissance historique de la cité et propose de nouveaux outils de description, d'analyse et de modélisation de la Ville d'aujourd'hui. La deuxième partie de ce travail portant sur la Ville d'aujourd'hui a été entièrement rédigée par Bernard Gauthiez, Professeur à l'Université Lyon 3 Jean Moulin, membre du laboratoire de recherche CNRS/UMR 5600, à partir d'outils cartographiques innovants.

Ce travail qui pourra être complété par une approche paysagère et des espaces naturels plus précise, constitue la première étape du plan de référence du périmètre UNESCO, prévu par le plan de gestion du site 2013/2019.

La Ville n'est pas un ensemble que l'on peut transmettre dans un état antérieur idéalisé, mais bien un environnement actif qui doit évoluer pour répondre aux besoins de son époque, tout en conservant et renforçant les valeurs sociétales et urbaines qui en sont à la fois l'ADN et le moteur.

Les phases suivantes du plan de référence permettront d'identifier les enjeux spatiaux et thématiques, qui influent aujourd'hui sur l'adaptation et l'évolution de l'hyper centre historique de Lyon, à la vie contemporaine. Des orientations stratégiques en seront tirées pour leur mise en œuvre. Elles s'appuieront sur les qualités du site et auront pour objectif une transmission de celui-ci respectueuse de ses valeurs et de son patrimoine.

**L'Adjoint au Patrimoine**

**L'Adjoint à l'Aménagement et à l'Urbanisme**

- **Les objectifs de la commande d'un « plan de référence » à l'agence d'urbanisme de l'aire métropolitaine lyonnaise :**

Conformément aux engagements pris dans le cadre du « plan de gestion Unesco », (cf. fiche-action n° 5) les partenaires (Métropole, Ville de Lyon, DRAC) souhaitent disposer d'un « plan de référence du site historique ».

Les enjeux et objectifs exprimés sont les suivants : Assurer la protection et la mise en valeur du paysage urbain du site historique (zone tampon comprise) et l'articuler avec les enjeux de gestion et les dynamiques urbaines actuels.

Le plan de référence a pour objectif dans un premier temps de développer des outils de connaissance complémentaires sur le thème du paysage et de la morphologie urbaine afin d'apporter une meilleure compréhension ainsi qu'une analyse plus fine du paysage urbain et du développement historique du site.

Cette analyse historique, morphologique et paysagère est à croiser dans un second temps avec l'analyse des dynamiques à l'œuvre constatées sur ce territoire (par exemple : démographiques, économiques, déplacements, d'espace public, touristiques, de vie de quartier, ...) et avec de nouveaux codes qui régissent actuellement le développement de la ville contemporaine (par

exemple : enjeux de développement durable, nature en ville, mobilités, nouveaux usages et modes de faire, ...) pour partager les enjeux.

Le « plan de référence » permettra d'établir des pistes d'orientations stratégiques pour la prise en compte du paysage urbain historique dans les projets contemporains, d'adaptation et d'évolution de la ville ancienne à la vie contemporaine.

- **Les productions phase 1: synthèse écrite et cartographique**

La première phase du plan de référence a pour objectif de réaliser une synthèse de l'évolution spatio-temporelle du site Unesco, actualisée avec des éléments de connaissance récents afin d'apporter une lecture complémentaire et plus précise concernant la constitution du paysage urbain du site historique.

Pour cela, un jeu de 10 cartographies illustrant l'occupation du site à chaque grande période historique a été réalisé. La rédaction synthétique de ce présent document accompagne ces cartes afin de contextualiser et mettre en évidence plus largement le développement et les moments clés de chaque période.

### **PAYSAGE URBAIN HISTORIQUE** (définition de l'UNESCO)

« Le paysage urbain historique s'entend du territoire urbain conçu comme la résultante d'une stratification historique de valeurs et d'attributs culturels et naturels, dépassant les notions de « centre historique » ou d'« ensemble historique » pour inclure le contexte urbain plus large ainsi que son environnement géographique.

Ce contexte plus large comprend notamment la topographie, la géomorphologie, l'hydrologie et les caractéristiques naturelles du site ; son environnement bâti, tant historique que contemporain ; ses infrastructures de surface et souterraines ; ses espaces verts et ses jardins ; ses plans d'occupation des sols et son organisation de l'espace ; les perceptions et les relations visuelles ; et tous les autres éléments constitutifs de la structure urbaine. Il englobe également les pratiques et valeurs sociales et culturelles, les processus économiques et les dimensions immatérielles du patrimoine en tant que vecteur de diversité et d'identité ».

- **La méthode de travail :**

Pour la réalisation des cartes et de la rédaction synthétique, l'Agence d'urbanisme s'est appuyée sur les données, rédactions et publications, mises à disposition par le service archéologique de la Ville de Lyon (SAVL) et M. Bernard Gauthiez (Université Lyon 3), ainsi que des éléments de publications existantes, notamment l'étude « Du patrimoine de l'humanité au territoire de l'urbanité » (Agence d'urbanisme, 2009). Une bibliographie est disponible en annexe du document.

Bernard Gauthiez, professeur à l'université Lyon 3 Jean-Moulin, membre du laboratoire de recherche CNRS / UMR 5600, a contribué par la mise à disposition des fonds de carte vectorisés nécessaires à l'élaboration des cartes de la fin du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle. Il a aussi contribué à la mise au point de ces cartes et est l'auteur principal des textes auxquels elles sont associées.

L'avancement des travaux de cette phase a été partagé dans le cadre d'un groupe de travail partenarial associant les directions de l'urbanisme et de la culture de la Ville de Lyon et de la Métropole de Lyon et de l'Etat (UDAP).

La présente étude couvre plus de 2500 ans de l'Histoire urbaine de Lyon, avec un découpage asymétrique en dix grandes périodes, mettant en lumière, de façon synthétique, les moments clés qui ont infléchi l'identité de la Ville.

Chaque période identifiée illustre les principales évolutions spatiales du site qui reflètent elles-mêmes le contexte historique, les évolutions sociétales, urbaines techniques, militaires... qui ont, pour beaucoup, laissé une trace dans le paysage urbain contemporain

Pour chacune des périodes cartographiées, des éléments bâtis construits durant cette temporalité ont été identifiés, afin de valoriser quelques

constructions caractéristiques de cette époque et qui pour la plupart sont encore visibles dans le paysage urbain actuel. Loin d'être absolument exhaustives et objectives, ces listes d'éléments représentatifs tentent d'illustrer la diversité des typologies bâties, fonctions, styles architecturaux... pouvant constituer aujourd'hui des emblèmes de la période à laquelle ils sont apparus, tels qu'on se les figure aujourd'hui tout du moins.

Pour des raisons de lisibilité des cartes, les édifices ne sont cités qu'au moment de leur construction et ne sont plus mentionnés dans les périodes suivantes, quand bien même leur présence persiste. Cela met notamment en exergue les « nouveautés » propres à chaque période. Il est également à noter que les périodes couvrent des temporalités asymétriques et que dans une même carte plusieurs phases historiques peuvent se croiser.

Pour repérage, la topographie et les îlots urbains actuels sont visibles en fond de plan.

En complément des dix cartographies d'évolution historique, une « carte de datation des bâtiments » ainsi qu'une « carte de cohérence des ensembles urbains », réalisées par Bernard Gauthiez, permettent de compléter les connaissances concernant le paysage urbain du site historique. En guise de synthèse, le « plan des compositions architecturales et urbaines », montre une analyse des axes de composition en lien avec la datation du tissu. Cette carte permet de comprendre les traces historiques encore lisibles dans le paysage urbain contemporain et les logiques de composition spatiale.

L'ensemble de ces éléments servira comme base de connaissance afin d'assurer la mise en valeur du paysage urbain du site historique tout en l'articulant avec les enjeux contemporains du développement urbain.

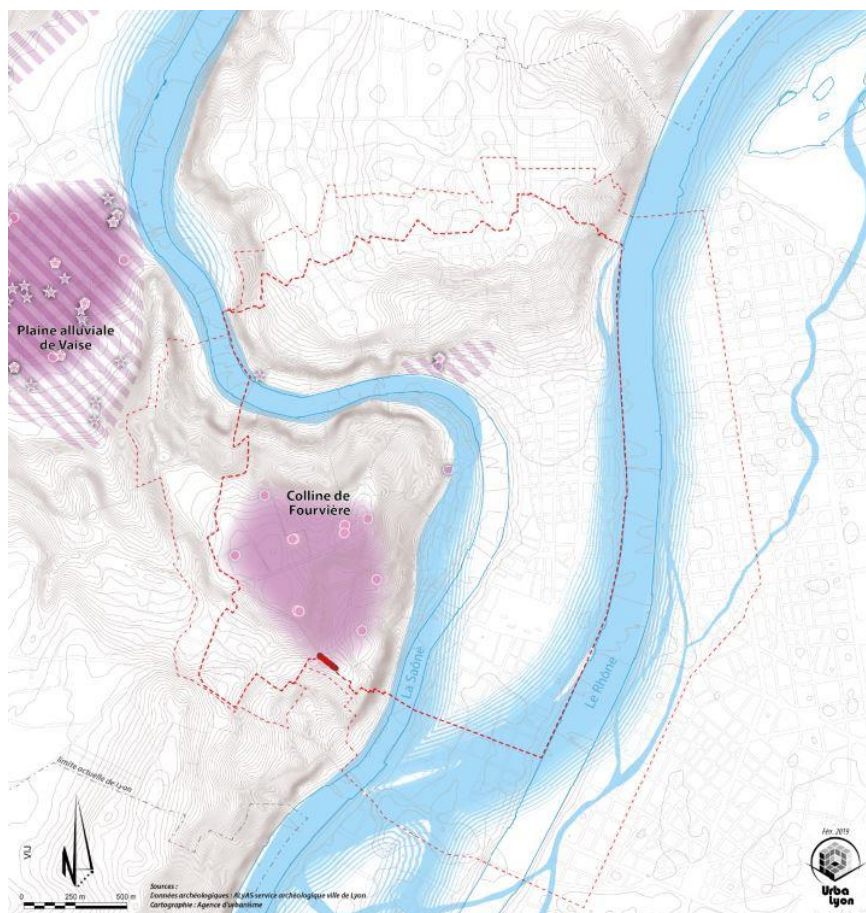
# PRINCIPALES PHASES DE L'ÉVOLUTION DU SITE



## -510 à -43 : LE SITE A LA PERIODE GAULOISE

### L'occupation du site aux deux âges du Fer, la ville avant la ville

—D'après les découvertes archéologiques ALyAS SAVL



Extrait de la carte :  
Le site vers -540 à -40

#### De la plaine de Vaise à la colline de Fourvière

L'existence d'une présence humaine, antérieure à l'Antiquité sur la rive droite de la Saône, est attestée par de nombreuses découvertes archéologiques. Cette implantation ancienne dans la plaine alluviale de Vaise est due à la position géographique du site, à la confluence des eaux et à la charnière d'itinéraires grecs et les royaumes celtiques d'Europe du nord, qui ont favorisé une importante dynamique commerciale.

En termes d'occupation, deux périodes historiques de l'âge du Fer se distinguent au travers différents espaces de concentration de découvertes. En revanche, peu d'éléments nous informent sur l'occupation, qui a pu se réduire entre ces deux périodes :

- La période du Hallstatt (510-450 avant Jésus-Christ) : l'archéologie a révélé un phénomène proto-urbain, précédant la formation de la ville, au nord et sud de Vaise, dans la plaine alluviale. Plus ponctuellement, des traces d'espaces

fréquentés ont été mises au jour dans les pentes de la Croix-Rousse et sur les bords de Saône.

La plaine de Vaise fut en effet pendant longtemps le seul endroit hospitalier pour accueillir une présence humaine, dans les secteurs qui étaient à l'abri des crues de la Saône et du Rhône.

- La période de la Tène finale (250-40 avant Jésus-Christ) : l'occupation se maintient dans la plaine de Vaise, qui révèle un caractère plutôt aristocratique, tandis que l'occupation sur la rive gauche de la Saône n'est plus attestée à cette période. En revanche, un nouvel espace occupé se forme sur le point haut de la colline de Fourvière.

On observe ainsi le premier phénomène de glissement de l'installation urbaine du nord-ouest au sud-est.

Les cours d'eau sont perpétuellement en mouvement mais tendent à se stabiliser. Toutefois, le manque de connaissance sur le régime hydraulique ne nous permet pas d'en proposer une



restitution plus précise. Pour autant, la Presqu'île semble vierge d'occupation car très probablement soumise à de fréquentes inondations.

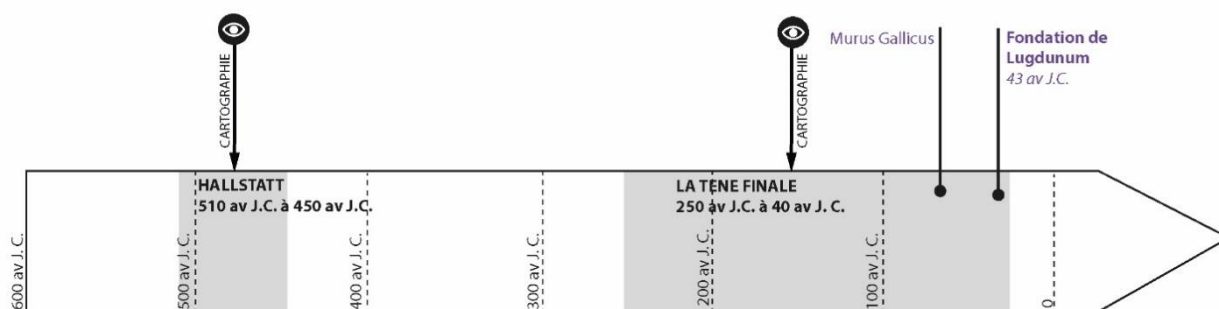
### Les prémices d'une ville

Divers types d'occupation ont été mis au jour (habitat, artisanat, funéraire...) sans pour autant pouvoir faire émerger une dominante principale. Toutefois, cela traduit des fonctions diversifiées qui se côtoyaient au quotidien, révélatrices d'une installation sédentaire.

Les découvertes sur la colline de Fourvière ont été très arasées par l'occupation romaine, nous laissant ainsi peu de témoignages. Elles correspondent en majeure partie à des fonds de fossés, dont l'usage

n'est pas certain, mais où le matériel recueilli semble attester qu'il s'agit des restes des grands banquets gaulois évoqués par César dans la « Guerre des Gaules ».

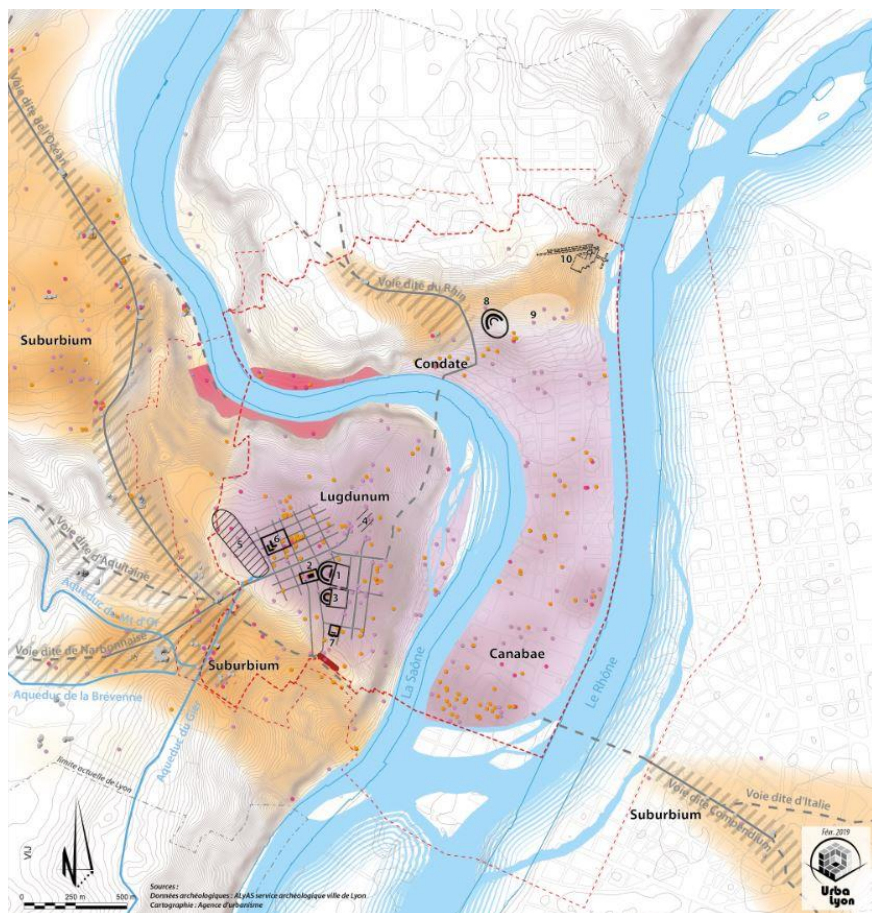
Toutefois, un élément se démarque, le « murus gallicus », mur gaulois, a été mis au jour sur la colline de Fourvière, au nord de la place Abbé Larue. Il est daté du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et correspond à un rempart défensif gaulois. Il est constitué d'un mur au parement en pierres sèches appuyé contre un talus de terre artificiel. Cette découverte est essentielle car elle atteste de la présence d'un oppidum gaulois (place forte) sur le site, antérieurement à la fondation de la colonie de Lugdunum. Le rempart romain en a ensuite repris l'orientation et l'implantation.



## -43 à 476 : LE SITE A LA PERIODE ROMAINE

### Développement et déclin d'une grande ville

D'après les découvertes archéologiques ALYAS SAVL



Extrait de la carte : Le site vers la fin du 1<sup>er</sup>- début du 2<sup>ème</sup> siècle

#### L'établissement de la cité romaine

Lyon doit sa première implantation urbaine structurante aux Romains du dernier siècle avant notre ère. Auguste, premier empereur romain, décide en effet de profiter du site stratégique de la colline de Fourvière, dominant la Saône, pour construire une capitale impériale, religieuse et administrative. Lugdunum est ainsi fondée en 43 av. J.-C. par un homme politique romain pendant son gouvernement de Gaule, Lucius Munatius Plancus et surplombe alors la ville de Condate, située au pied de l'actuelle colline de la Croix Rousse. Des traces de son enceinte, seul le tronçon de rempart accolé à l'ancien murus gallicus, place Abbé Larue, a été mis au jour.

Lyon est ainsi une « ville-site », constituant un carrefour géographique stratégique, qui accueille le point de départ des grandes routes tracées par Agrippa.

Lugdunum devient rapidement la capitale des Trois Gaules. En effet, l'actuel département du Rhône était dans l'Antiquité partagé entre deux peuples gaulois : les Ségusiaves (au nord-ouest de la colonie,

dans la province de Lyonnaise) et les Allobroges (au sud de la ville). A l'époque romaine, cet espace géographique est ainsi occupé par deux colonies rivales de taille voisine, Lyon et Vienne, ainsi que par un territoire fédéral, celui de l'autel des Trois Gaules, au confluent.

La capitale renforce son armature urbaine, fait converger les flux de richesses et structure le territoire environnant par un réseau de routes en direction de toutes les polarités de l'Empire, d'où quatre voies principales pour rejoindre le Rhin, l'océan, l'Aquitaine et de Narbonnaise. Ces voies traversent les quartiers périphériques de la cité romaine, les suburbiums, faubourgs de la ville. L'hypothèse de leurs tracés peut être restituée grâce à certaines découvertes archéologiques partielles.

La ville est également dotée d'un important réseau d'alimentation en eau desservi par quatre aqueducs (du Gier, du Mont d'Or, de l'Yzeron et de la Brévenne) courant sur plus de 200 kilomètres. Cela traduit l'importance de l'agglomération de Lyon à cette époque et la place éminemment importante de l'eau dans la cité. Le seul réseau équivalent, connu de nos jours, est celui de Rome.

Le territoire occupé de Lugdunum, Condate (littéralement, le *confluent*) et Canabae, est principalement à vocation résidentielle, bien que de nombreuses activités (boutiques, ateliers...) soient attenantes aux habitations. Toutefois, une zone artisanale se démarque plus spécifiquement sur les quais de Saône, au niveau des actuels quais Saint-Vincent, Pierre-Scize et Chauveau. Les quartiers périphériques de la ville, suburbiums, sont quant à eux occupés par des fonctions plus diverses (habitat, artisanat, funéraire, jardin...) qui s'entremêlent, se croisent, se juxtaposent.

### L'apogée de la ville, capitale des Trois Gaules

Au Haut-Empire (-27 à 285), Lyon est à son apogée. La ville haute de Lugdunum, monumentale et officielle, accueille le forum (qui donnera son nom à la colline de Fourvière, *forum vetus*, vieux forum) et regroupe essentiellement les fonctions religieuses, militaires, politiques : le théâtre, le prétoire, l'odéon, le cirque, le temple municipal du culte impérial, les thermes, ainsi que quelques habitations souvent luxueuses (Antiquaille).

La ville s'étend ensuite sur les pentes de la colline de la Croix Rousse, site politique et religieux, qui accueille le sanctuaire fédéral fondé en 12 avant J.-C. (autel des Trois Gaules) et l'amphithéâtre des Trois Gaules, fondé en l'an 19.

Le Lyon antique se compose également d'un important réseau souterrain de galeries, citernes, réservoirs... En témoigne par exemple le réseau de galeries souterraines dit en « arêtes de poisson », localisé sous la colline de la Croix-Rousse, côté Rhône, dont la fonction reste encore aujourd'hui inconnue.

En surface, le paysage lyonnais est marqué par les murs de soutènement qui façonnent la balme de Fourvière et constituent vraisemblablement une façade monumentale.

Pendant la période romaine, l'urbanisation traverse également la Saône et gagne la Presqu'île : le quartier de Canabae (littéralement, les *boutiques*) est notamment investi par de riches marchands qui y construisent des entrepôts où sont stockés les marchandises à destination de tout l'Empire. La découverte de mosaïques à Canabae témoigne également de la présence de villas à haut niveau social, qui cohabitent avec les entrepôts. Les commerçants vivent, travaillent et s'enrichissent donc sur place.

Par ailleurs, ils construisent également de vastes villas à Condate.

En définitive, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, Lugdunum est sans doute la ville la plus importante et la plus cosmopolite de Gaule.

### L'amorce du déclin

Mais, à partir du III<sup>e</sup> siècle, après une période faste et prospère, s'amorce un déclin qui va croissant les siècles suivants.

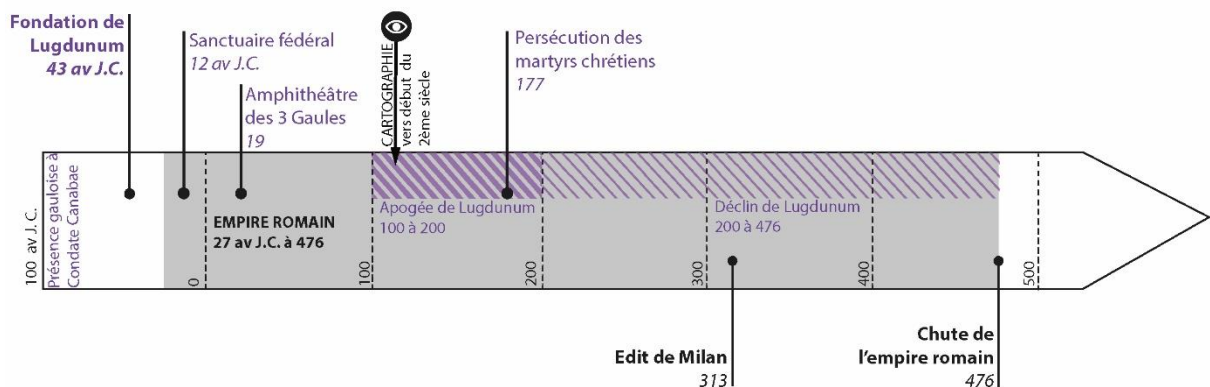
Lugdunum n'est alors plus amenée à jouer qu'un rôle secondaire jusqu'en 476, date de la fin de l'empire romain d'occident. Entre temps, la ville descend de la colline pour se recroqueviller peu à peu sur elle-même, autour de la Saône.

Le Rhône quant à lui, du fait de son caractère indomptable et violent, incarne une frontière naturelle qui matérialise également et durablement, dès cette époque, une frontière administrative.

Ayant accueilli le premier évêque de Gaule, Lugdunum est considérée comme le foyer historique du christianisme occidental.

Son histoire est marquée par les persécutions des premiers martyrs chrétiens en 177. Mais en 313, l'Edit de Milan met fin à leurs persécutions.

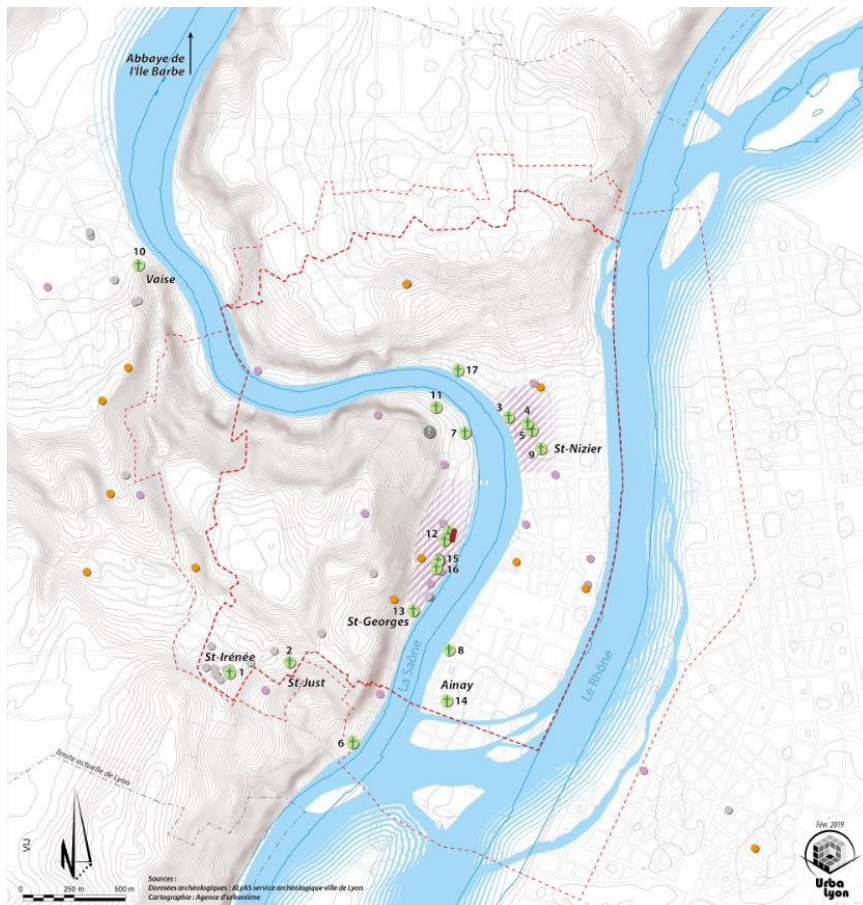
Cet événement impulse un important dévouement religieux dans la ville qui voit dès cette époque la construction d'un certain nombre d'églises et établissements religieux.



## 476-1000 : LE SITE A LA PERIODE DU HAUT MOYEN-AGE

### Rétraction urbaine et premières influences du christianisme

D'après les découvertes archéologiques et sources écrites



Extrait de la carte :  
Le site vers 800

#### Des Burgondes aux Francs

En 470, en même temps que débute le haut Moyen-Age, Lugdunum devient la capitale du royaume burgonde au même titre que Genève. Les burgondes, peuple germanique, profitent en effet de la faiblesse de l'Empire romain d'Occident pour s'introduire en Gaule.

Au cours de cette période, le déclin progressif de la ville se traduit dans son étendue. Si la ville romaine s'étend d'une colline à l'autre, la ville de l'Antiquité tardive-haut Moyen-âge se réduit aux deux rives de la Saône.

L'ensemble de la ville haute est tout d'abord abandonné au profit du nouveau quartier Saint-Jean qui se constitue au pied de la colline de Fourvière, à l'abri de quais et de remparts importants. En Presqu'île, le tissu urbain se dédensifie. L'habitat se réduit sur la rive gauche de la Saône et au pied de la Croix Rousse : les habitants et les marchands se réfugient sur des tènements suffisamment élevés pour être protégés des inondations et le quartier de Canabae disparaît peu à peu. On observe également

des traces éparses d'espaces fréquentés à la Guillotière (route d'Italie), dans la plaine de Vaise ainsi que dans le secteur de Gorge de Loup, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement.

La présence de rois mécènes et la proximité de l'abbaye de l'île Barbe pourraient expliquer le nombre d'édifices religieux et leur qualité à tel point que l'on peut parler d'une renaissance burgonde. En effet, plusieurs églises voient le jour à cette période :

- sur la rive droite de la Saône, les églises de Saint-Just, Saint-Irénée, Saint-Pierre, Saint-Romain, le groupe cathédral (Saint-Jean, Saint-Etienne, Sainte-Croix), l'abbaye de Saint-Laurent de Choulans ou encore Saint-Pierre de Vaise plus au nord... ;
- sur la rive gauche de la Saône, les églises Saint-Pierre, Saint-Saturnin, Saint-Vincent, Notre-Dame ou encore Saint-Martin d'Ainay plus au sud....

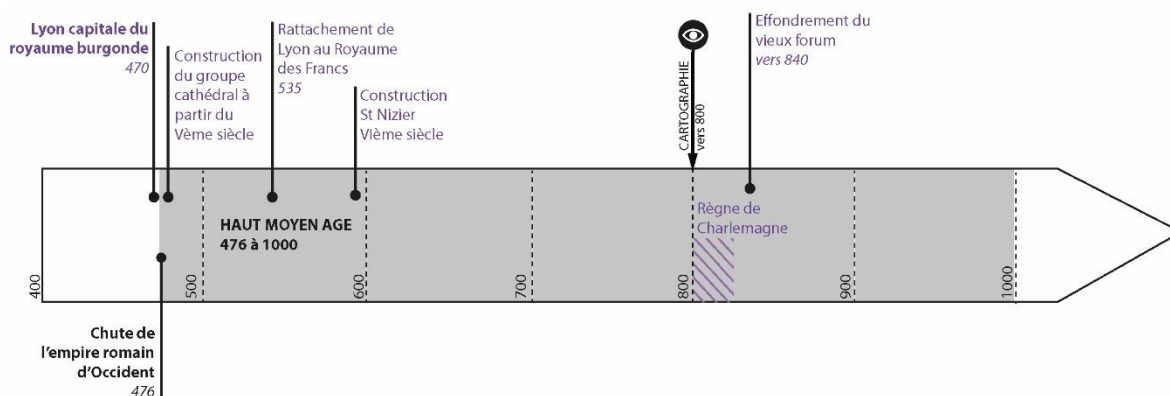
Toutefois, un nouveau déclin de Lyon commence à la disparition du royaume burgonde. Sous les Francs, le commerce se régionalise, les techniques de



construction se modifie avec un creux important au milieu du haut Moyen-Age.

En effet, avec le rattachement de Lyon au royaume franc, à partir de 535, s'ouvre une période de près de deux siècles d'instabilité : inondations, épidémies, invasions et pillages. De nombreux monastères et églises sont endommagés. Il faudra

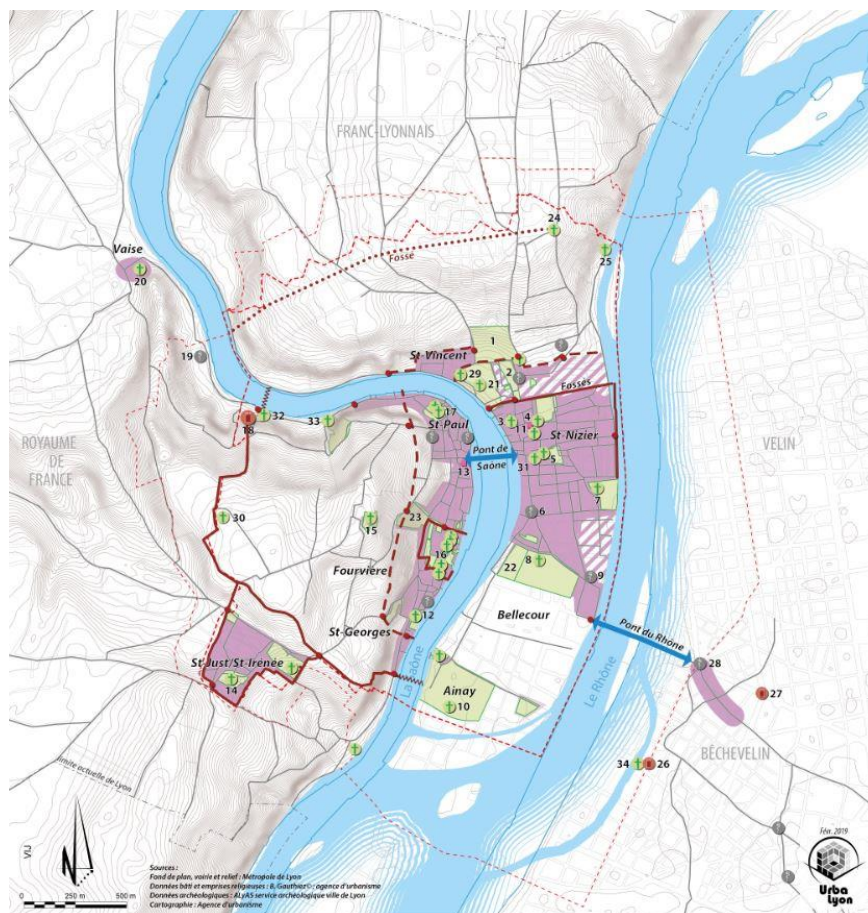
attendre le règne de Charlemagne, au VIII<sup>e</sup> siècle, pour que s'ouvre la période dite de « rénovation » au cours de laquelle les édifices religieux sont reconstruits : Saint-Jean et Saint-Etienne du groupe cathédral, les églises canoniales de Saint-Paul et Saint-Georges, l'église Saint-Nizier...



# 1000-1460, LE SITE A LA PERIODE DU BAS MOYEN-ÂGE

## De la ville polynucléaire à la ville unifiée

D'après les découvertes archéologiques, sources écrites et données de B Gauthiez



Extrait de la carte :  
Le site vers 1350

Vers l'An Mil, la ville est le berceau d'une population très variée.

### La constitution d'un pouvoir religieux unique

Dès l'époque burgonde (à partir de la fin du V<sup>e</sup> siècle), les évêques lyonnais jettent les bases d'un pouvoir religieux qui va aller croissant tout au long du Moyen-âge. Peu à peu, la ville s'organise autour des chapitres de la cathédrale Saint-Jean, de Saint-Just, de Saint-Irénée, de St-Paul, qui constituent de vastes clôtures fortifiées, dotés d'enceintes spécifiques. Le groupe cathédral en particulier, au coeur du quartier Saint-Jean, devient un centre politique, théologique et liturgique. Au X<sup>e</sup> siècle (1032), la ville est intégrée au Saint-Empire romain-germanique. Mais l'empereur est loin et, dès cette époque, les évêques deviennent très puissants, partageant la ville avec le comte de la ville. En 1079, une bulle du Pape Grégoire VII consacre Lyon comme Primatie des Gaules et confère ainsi aux évêques la supériorité spirituelle et théologique sur l'ensemble des archevêchés occidentaux de l'ancienne Gaule romaine. En 1157, l'Empereur

romain germanique, Frédéric Barberousse confère à l'Archevêque de Lyon de grands pouvoirs sur la cité, peu après délaissée par les comtes. Débute alors une seigneurie ecclésiastique qui perdure jusqu'en 1320 malgré les velléités de domination des grandes maisons aristocratiques voisines (Savoie et Forez notamment). La cathédrale Saint-Jean, avec sa construction qui s'étale de 1175 à 1480 traduit cette montée en puissance du pouvoir religieux.

Pour pallier les assauts belliqueux du comte de Forez l'archevêque de Lyon, devenu chef militaire tout autant que prélat, fait édifier au début du XIII<sup>e</sup> siècle le château de Pierre-Scize protégeant le défilé de la Saône. La construction, installée sur un replat rocheux à 50 m au-dessus de la rivière, marque le paysage et sera, pendant longtemps, l'un des éléments les plus visibles de la ville.

La fortification de la ville s'est faite en deux temps :

- Une première ceinture est établie à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, au flanc de Fourvière vers la montée Saint-Barthélémy/chemin Neuf, et au bas des

pentades de la Croix-Rousse entre Saint-Vincent et le Rhône ;

- Une seconde est construite vers 1346, plus à l'ouest, incluant le plateau dans sa protection. Le projet d'enclorre les pentades de la Croix-Rousse au nord sera abandonné, ne laissant que les Vieux Fossés.

Les murs d'enceinte sont ponctués de portes permettant le contrôle de l'accès dans la ville et de tours, notamment celle de Bêchevelin et de la petite Motte, contrôlant l'accès à Lyon sur la rive gauche du Rhône.

### Une ville polynucléaire impactée par le pouvoir religieux

L'importance de l'Église lyonnaise et l'indépendance politique de la ville attire l'attention des papes qui y séjournent, s'y font parfois couronner et y organisent deux conciles (1245 et 1274). La présence des papes attire des banquiers italiens. Plusieurs ordres religieux s'installent également à cette époque à Lyon. Mais bientôt le pouvoir de l'archevêque s'affaiblit: la ville, de fait principauté indépendante, est réunie au royaume de France en 1320 et la commune reçoit avec l'appui du roi le droit de s'administrer elle-même. Le territoire est bordé au nord par le Franc-Lyonnais et le Velin à l'est.

Avec la montée en puissance du pouvoir ecclésiastique et l'émergence du pouvoir communal, la ville s'est polarisée autour de deux quartiers principaux : le quartier commerçant de Saint-Nizier (le « bourg ») et le groupe épiscopal de Saint-Jean. La Saône devient alors un axe structurant de la ville médiévale dont la traversée est assurée par un pont de bois établi au début du XI<sup>e</sup> siècle, achevé en pierre en 1077. Construit au droit de Saint-Nizier, il repose dans sa partie centrale sur un enrochement. Il sera appelé plus tard le Pont du Change, mais l'on parlera pendant longtemps de pont de Saône. Côté rive droite, le tissu urbain s'étoffe au débouché du pont

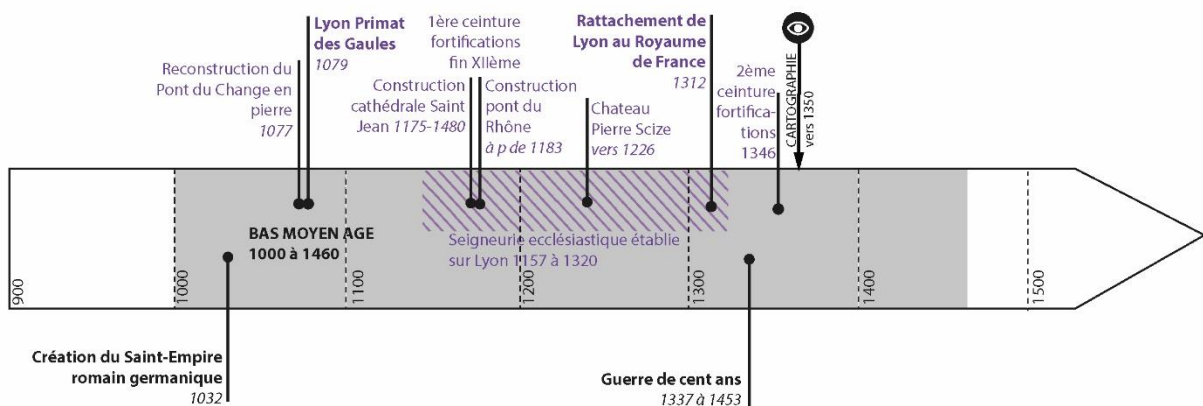
puis autour de la rue Saint-Jean. La maison des Bêtes, dite maison Thomassin, témoigne de l'habitat médiéval dans ce quartier (bien que la façade soit en partie reconstruite et surélevée au XV<sup>e</sup> siècle).

La richesse conduit à la formation d'une classe bourgeoise ou d'artisans enrichis qui aspirent à une certaine autonomie, particulièrement dans le cadre de la protection de leurs biens et de la justice. Ainsi se trouvent face à face la ville de l'archevêque à Saint-Jean et la ville des bourgeois représentés par les échevins, des magistrats, à Saint-Nizier.

La presqu'île s'organise alors en trois parties :

- Au nord, autour du prieuré de Notre-Dame de la Platière et de St-Nizier se constitue un espace densément peuplé, bordé par l'ordre religieux des Dames de Saint-Pierre, défendu par des murailles. Ce secteur est très actif, artisanal et commerçant, comme en témoignent encore les noms des rues. Place Meissonier, une maison témoigne de cette période, actuellement occupée en rez-de-chaussée par la pharmacie du Serpent.
- Au centre, l'espace situé entre le pont de la Saône et de part et d'autre de la rue Mercière, présente une urbanisation aussi dense jusqu'au niveau des Jacobins vers le sud. La « Belle cour », apparaît dans les écrits vers 1200, comme verger de l'archevêque.
- Au sud, la pointe de la presqu'île est occupée par la propriété de l'abbaye de Saint-Martin d'Ainay et le petit bourg qui se concentre autour de l'église Saint-Michel.

Plusieurs couvents se développent parallèlement (les Templiers, les Cordeliers, les Jacobins, les Carmes, la Déserte, les Augustins...) en périphérie de l'espace urbanisé, tout comme de nombreuses chapelles (Saint-Sébastien, Saint-Clair, Ste-Marguerite, etc.), sans compter la maison de Cluny qui assoit le pouvoir religieux de l'abbaye de Cluny.





La paroisse de Saint-Pierre-de-Vaise apparaît au nord-ouest, avec la constitution d'un ensemble urbain autour de l'église.

Sur la colline de Fourvière, à l'emplacement de l'ancien forum, effondré en 840, le doyen du chapitre cathédral (institution ecclésiastique de la ville de Lyon ayant pendant plusieurs siècles une force politique importante) fait construire, en 1174, deux chapelles consacrées l'une à la vierge Marie (Notre-Dame), l'autre à Saint Thomas Becket.

Plusieurs hôpitaux sont également créés dans la ville : hôpital des Deux-Amants (vers Vaise), du Pont du Rhône (vers l'Hôtel-Dieu) ou encore celui des Antonins (côté Saône). Les sources et les puits prennent le relais pour l'alimentation en eau. Des fontaines publiques apparaissent dès le XI<sup>e</sup> siècle.

Par ailleurs, pour que les flux commerciaux puissent à nouveau bénéficier à Lyon, la construction d'un pont de pierre est entreprise sur le Rhône à partir de 1183. Le premier pont du Rhône avait une structure de bois, sur des bases de piles en pierres fondées sur des pilotis de bois. Détruit à plusieurs reprises, il fut à chaque fois réparé ou reconstruit, la pierre remplaçant le bois et ce pendant plusieurs siècles.

Le cours du Rhône et les fortifications composés du mur entre St-Georges, St-Just et le château de Pierre-Scize établi en 1346, et de l'enceinte des Terreaux (nom qui signifie *fossés*), laquelle a été établie pendant un épisode de guerre civile

opposant les bourgeois et l'archevêché en 1269, ont servi de limite pendant cette période. A l'intérieur des enceintes, ont été conservées de vastes zones libres, imposées par la géographie et par l'importance du domaine ecclésiastique.

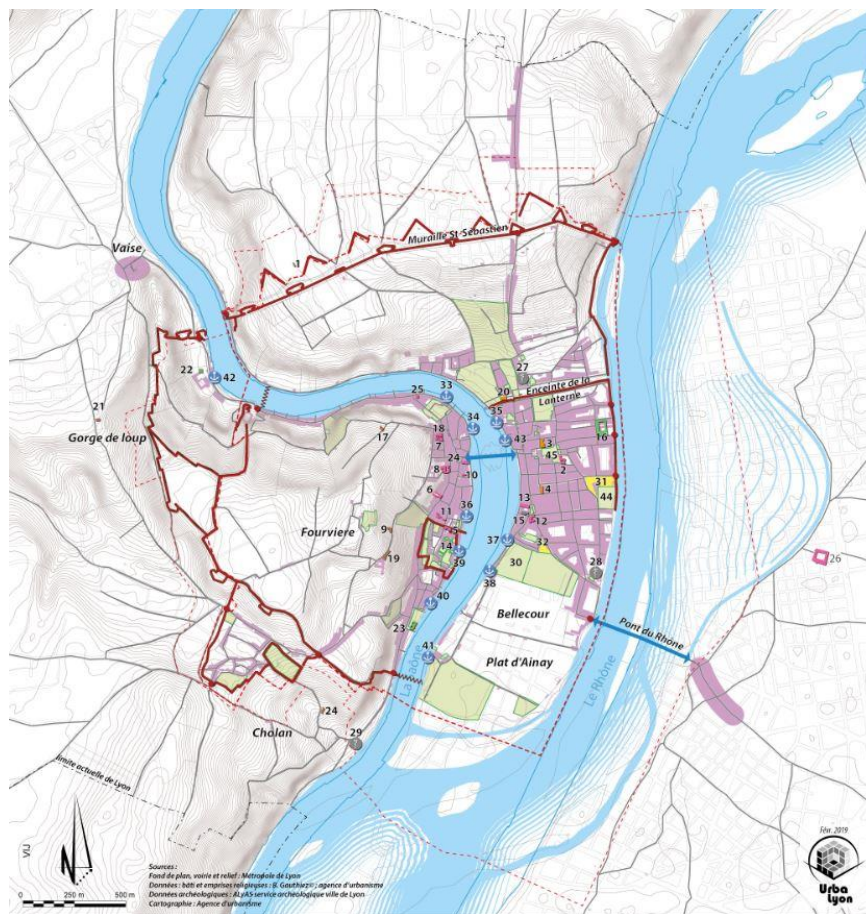
Malgré le franchissement du Rhône par un unique pont, le fleuve s'impose encore comme une barrière : des zones régulièrement inondées sur la rive Gauche accueillait seulement quelques occupations qui avaient pu s'installer sur des élévations de terrain et autour de la tour de Bèchevelin, où une première paroisse avait été créée.

Lyon, grâce à ses franchissements, retrouve alors son statut de ville carrefour. La fin du XII<sup>e</sup> siècle et une grande partie du XIII<sup>e</sup> sont une période de croissance forte, faite d'agrandissement par des lotissements, gagnés par exemple sur les rives de la Saône où les maisons bordent par endroit de façon continue la rivière. Les maisons, dont de très rares exemples subsistent, sont en général en pisé et de faible hauteur, rarement plus qu'un étage. Mais l'essor économique de la ville est à nouveau interrompu au cours de XIV<sup>e</sup> siècle par le départ des papes pour Avignon, la guerre de Cent-Ans, les épidémies, les disettes... avant de connaître un renouveau particulièrement brillant à la Renaissance.

## 1460 – 1590 : LE SITE A LA RENAISSANCE

### L'essor économique, culturel, urbain et militaire de la ville

D'après le plan scénographique, les sources écrites et données de B. Gauthiez



Extrait de la carte :  
Occupation vers 1550

#### Un essor économique et culturel fécond

La Renaissance constitue l'une des phases les plus glorieuses de l'histoire lyonnaise. En 1420, malgré la guerre, le Dauphin Charles offre à Lyon le privilège de deux foires annuelles de six jours chacune. Il s'agissait de contrer Genève, dont les quatre foires par an attiraient toute l'Europe. En 1445, une troisième foire est créée, puis une quatrième en 1463 avec allongement de la durée. Par privilège royal, les marchandises pouvaient ainsi circuler librement, tout en étant (théoriquement) exonérées de taxes, ce qui pousse de nombreux étrangers à venir s'installer à Lyon, fuyant les guerres qui déchiraient leurs pays. Ils commencent alors à transformer Lyon en véritable ville internationale.

Lyon connaît ainsi un renouveau économique et devient l'un des grands centres européens du commerce et des échanges monétaires. En effet, les échanges commerciaux favorisent le développement de la banque de Lyon. Les banquiers italiens qui avaient quitté Lyon pour Avignon lors du départ des

papes reviennent s'y installer, affirmant ainsi la vocation de place boursière de la ville, tandis que des marchands florentins comme les Gadagne ou les Gondi contribuent à l'essor du commerce.

L'introduction et le développement du travail de la Soie confortent le positionnement de Lyon sur le textile : en 1554, la soie est devenue l'une des principales activités industrielles de Lyon et se développe partout à la périphérie du centre, dans le quartier Saint-Georges, entre les Cordeliers et le pont du Rhône, et surtout entre le collège et le nouveau quartier du Griffon. Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'imprimerie lyonnaise (Gryphe, Buyer, De Tournes, Bade...) connaît également ses heures de gloire dans le quartier de la rue Mercière et écoule sa production dans toute l'Europe, en développant le livre populaire. En témoigne la maison d'Horace Cardon, grand nom de l'imprimerie lyonnaise, installé au 68 rue Mercière (construite peu après 1552), et la maison de l'imprimeur allemand Sybert sur la rive à Saint-Paul.

La présence des imprimeurs, comme celle de la cour royale souvent en long séjour à Lyon, engendrent une extraordinaire vitalité culturelle et la ville devient l'une des plus grandes places économiques et financières d'Europe, ainsi que le lieu de rencontre des humanistes, collectionneurs, écrivains, médecins tels que Rabelais, Erasme, Castellion, Nostradamus...

Cet essor nécessite des lieux pour échanger, des rues spacieuses pour se déplacer et exposer les marchandises. Sous cet angle, la ville n'est cependant que très peu modifiée. En revanche, de très nombreux immeubles sont reconstruits, et de nouvelles rues sont percées sur des jardins en périphérie, où d'autres immeubles sont érigés. Le style architectural est d'abord gothique jusqu'aux années 1530-40, puis arrivent, d'abord timidement, puis généralisés, les éléments antiques de la Renaissance à l'italienne. La densité de l'habitat s'accroît, aux dépens des jardins notamment. Le patrimoine urbain s'enrichit par la construction d'équipements comme la Grenette reconstruite vers 1470 en s'inspirant du palais de St-Marc à Rome, et la maison commune rue Longue (création de la première bourse de France à la fin du siècle, place du Change mais sans bâtiment officiel avant la construction de la Loge des Changes au XVII<sup>e</sup> siècle).

Partout dans la ville dense, à St-Jean comme autour de St-Nizier ou rue Grenette, les traboules apparaissent (passages privés permettant d'accéder aux cours et aux escaliers conduisant aux appartements en étages d'immeubles hauts de 3-5 étages et maintenant majoritairement collectifs). Elles finissent par former des raccourcis permettant de relier deux rues au travers d'un îlot. On monte également progressivement à l'assaut de la colline. Les quartiers les plus bourgeois sont toujours ceux des rues Juiverie et St-Jean, et des rues Mercière et Grenette. La maison est en général étroite et

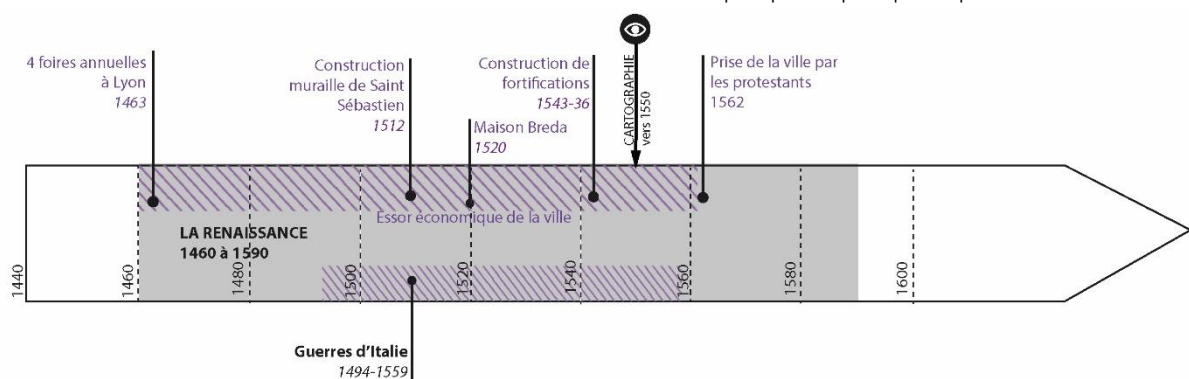
profonde, comme déjà au Moyen Âge. S'imposant à l'attention du visiteur, l'allée et l'escalier manifestent nettement une volonté d'ostentation, de même que les galeries sur cour, souvent les éléments les plus soignés de tout l'immeuble. En témoigne plusieurs bâtiments remarquables, dans le Vieux-Lyon comme la galerie Bullioud (par Philibert de l'Orme), la maison du Chamarier, la maison du Crible (dite aussi la Tour Rose), l'hôtel Gadagne (actuel musée Gadagne), l'auberge de la Croix d'Or (dite maison des Avocats) ou en presque-île, l'hôtel de la Couronne (actuel musée de l'imprimerie).

De nouveaux établissements religieux voient le jour, le couvent des Cordeliers de l'Observance à l'emplacement du clos des Deux-Amants (disparu), le collège de la Trinité (actuel lycée Ampère), la commande Saint-Georges (disparue). La Saône reste l'axe de circulation privilégié et voit le développement de nombreux débarcadères qui permettent à la population et aux marchandises de circuler (ports Saint Paul, de la Platière, de Roanne, du Temple, du Sablet, Saint-Michel...).

Mais le développement économique a aussi son revers : l'entassement de la population entraîne la propagation rapide des épidémies, la famine sévit malgré l'enrichissement de la ville, du fait d'une répartition inéquitable des gains, les inondations du Rhône continuent d'être meurtrières. La période de la Renaissance est ainsi marquée par des révoltes populaires. Car les rois, pour financer leurs campagnes, se servaient sur les finances des consuls, lesquels à leur tour imposaient au peuple des taxes de plus en plus lourdes.

### L'impact des guerres de religion

Les guerres d'Italie amènent jusqu'en 1559 la cour de France à séjourner dans la ville, qui joue dans ce contexte le rôle de base arrière. L'année 1562 voit la catastrophe provoquée par la prise momentanée de



la cité par les protestants. Pendant cette courte occupation protestante, le baron des Adrets, chef des huguenots, impose d'importantes et symboliques transformations à la ville (lesquelles étaient en général déjà envisagées). En 1562, s'étant rendu rapidement maître de Saint-Just (où il détruit l'église), le baron trace le Chemin-Neuf par où ses bombardes peuvent être apportées à pied d'œuvre. Les vieilles murailles du cloître Saint-Jean ne résistent pas longtemps et il y pénètre par une brèche, d'où le nom d'une rue. Il s'ensuit un saccage en règle : plus de la moitié des maisons canoniales sont détruites ; la primatiale Saint-Jean subit diverses détériorations ; le trésor est pillé. Le paysage du quartier en est transformé. La place Saint-Jean est un peu agrandie jusqu'à prendre une forme et des dimensions proches de celles d'aujourd'hui. La destruction d'édifices religieux (églises collégiales de Saint-Just et Saint-Irénée, cloître d'Ainay, des Jacobins, St-Eloi) pousse les catholiques à se déplacer de Saint-Jean vers le sud de la Presqu'île et vers les pentes de Fourvière et de la Croix-Rousse. Le clos Bellecour est aménagé en place d'armes par le baron des Adrets.

La construction d'une nouvelle fortification à l'emplacement des Vieux Fossés avait agrandi en 1512 le territoire de la ville au nord. En conséquence, aux Terreaux, l'ancien fossé est en partie loti à partir de 1550. La démolition des tours de la Lanterne et sur le Rhône permet l'installation sur leur espace dégagé et assaini de la boucherie des Terreaux (démolie au XIX<sup>e</sup> siècle). De cette période jusqu'à la construction de l'Hôtel de Ville au XVII<sup>e</sup> siècle, l'actuelle place des Terreaux est utilisée comme marché aux porcs.

La colline de Fourvière est occupée par des prés et surtout des vignes qui couvrent les pentes où restent visibles quelques vestiges antiques. Pierre Sala fait construire sa maison des champs sur les ruines, qu'il nomme d'ailleurs « Antiquaille ». D'autres maisons des champs s'installent également sur les collines : à Fourvière pour la maison de Breda (plus tard maison Pauline Jaricot), le château des Tourelles dit de Choulans, ou encore la maison, actuelle villa

Mascransy ; mais également sur l'autre rive avec la Belle Allemande sur le plateau de la Croix-Rousse. Cette typologie d'habitat se développe aussi en périphérie, à l'image du domaine de la Part-Dieu, de la villa Bini, dite maison du Faysant à Gorge-de-Loup, rue Michel Berthet dans le 9<sup>e</sup> arrondissement, et celui de la Ferrandière en rive gauche du Rhône.

Pendant les guerres de religion, Lyon ballotté entre les Catholiques et les Réformés, voit son économie décliner. Les imprimeries ferment, les métiers à tisser ne travaillent plus et les foires n'attirent plus les étrangers.

La décennie 1560-70 marque pour la ville la fin d'une époque exceptionnellement faste qui a duré un siècle. En 1562, la montée de la Réforme aboutit à la guerre civile. Les conséquences pour le Vieux-Lyon sont catastrophiques : les foires sont suspendues et jamais elles ne retrouveront leur éclat du début du siècle. Une profonde crise économique éclate, qu'une épidémie aggrave à partir de 1564. En conséquence, le quartier nouveau de la Villeneuve du Plat, dont on trace les rues au sud de la place Bellecour en 1560, n'aboutit pas.

Il en résulte une sorte de fracture dans la Renaissance lyonnaise. Cependant, on commence assez rapidement à reconstruire. La cathédrale St-Jean est réparée, la nef de la chapelle de Fourvière reconstruite, et on entreprend la réédification de l'église St-Just sur un nouveau site, rue des Farges, en réutilisant massivement les matériaux de l'église détruite. Une citadelle est, un temps, construite en haut des pentes de la Croix-Rousse, mais rapidement démantelée. Elle n'a laissé que très peu de traces.

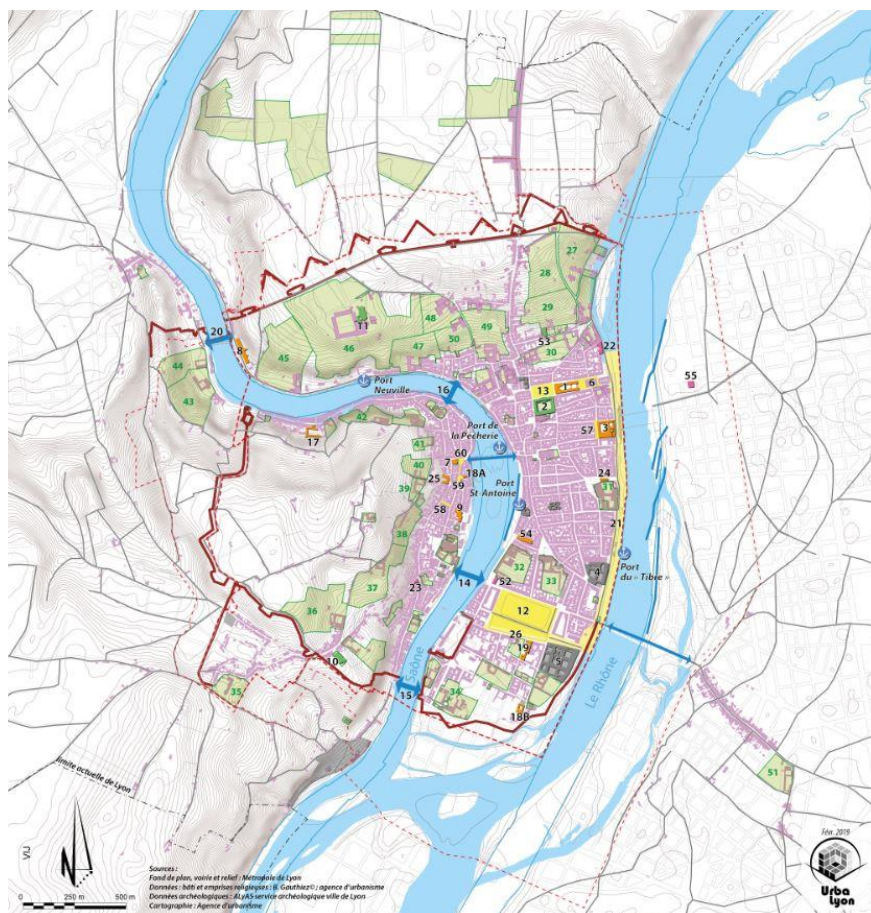
A la fin de la Renaissance, la ville est restée contrainte par ses limites naturelles (collines et Rhône) mais s'est considérablement densifiée et étendue en presqu'île, sur le bas des pentes et sous la forme d'un ruban de lotissements au long de son accès vers le nord jusque sur le plateau de la Croix-Rousse. La ville est à la fin du siècle marquée par une période de grande crise, pendant laquelle la population chute de 40%.



# 1590 – 1745 : LE SITE A LA PERIODE CLASSIQUE

## La ville étoffée, embellie et circonscrite

D'après les plans, les sources écrites et données de B. Gauthiez



Extrait de la carte :  
Occupation vers 1745

### Mutations politiques et économiques

Le XVII<sup>e</sup> siècle a longtemps été décrit comme une période majoritairement de crise et d'affaiblissement pour la ville, peut-être parce que le XVI<sup>e</sup> (la Renaissance) et le XVIII<sup>e</sup> (royal) paraissent plus prestigieux. Les travaux récents montrent que cela n'est pas plus le cas que pour une autre période. Ce siècle est dans les faits très fécond et pour certaines périodes très prospère, il est l'un des moments majeurs dans la formation de l'espace de la ville. Si Lyon devient la deuxième ville en France par sa population, dépassant Rouen et Marseille, c'est que son activité a repris un rythme soutenu. Certes la banque a moins d'importance, sans pour autant devenir négligeable, elle se déplace au sud vers la Monnaie en rive gauche de la Saône. Les foires s'effacent, mais le développement du tissage de la soie, particulièrement dans les quartiers au nord et au sud de l'Hôtel-Dieu et autour du nouvel Hôtel de ville, crée d'importantes richesses. Ses bureaux font l'objet de la construction d'un bel immeuble en 1725 rue Zola, par l'architecte Roche, encore existant. La population atteint un nouveau sommet autour de 1700, presque le double de 1550.

La politique économique est de façon croissante déterminée par les décisions prises à Paris, de même que le pouvoir municipal est très contrôlé depuis le règne de Henri IV. Cette période voit aussi la multiplication de nouveaux couvents pour servir la Contre-Réforme catholique contre les Protestants. Ils occupent en grand nombre les espaces tout autour de la ville, particulièrement sur les pentes de la Croix-Rousse, à un moindre degré sur celles de Fourvière et au sud de la place Bellecour, dans le quartier créé en 1560 et resté largement inoccupé. Les restes en sont importants, bien que souvent englobés dans un bâti plus récent, comme aux Chartreux, aux Feuillants, aux Carmes Déchaussés. Le cloître des Augustins est reconstruit d'une très belle manière (actuel lycée de la Martinière). De très nombreux immeubles sont construits, en général un ou plusieurs étages plus hauts que ceux qu'ils remplacent, à quatre ou cinq étages au total. Un nouveau type de distribution sur la parcelle apparaît avant 1640, souvent en réunissant deux parcelles, avec un épais corps de bâtiment sur la rue et deux petites ailes en retour de part et d'autre de la cour plus vaste qu'auparavant. Une entrée centrale dessert la cour et les étages par un escalier englobé.

Ce type d'immeuble collectif se généralise ensuite et se retrouvera pendant les siècles suivants. Il répond en partie à la grande densité d'occupation de l'espace, avec des immeubles tous collectifs accueillant toutes les populations, aussi bien pauvres que riches, avec cependant des quartiers très marqués socialement, comme les alentours de la place Bellecour, créée vers 1685, mais déjà aristocratiques. Il subsiste quelques très belles réalisations de cette époque, comme l'immeuble construit par Dusoleil place de la Trinité en 1670, véritable palais à l'italienne, les maisons bourgeoises du côté ouest de la rue Lanterne comme le n° 24, édifiées en 1692-93, les immeubles aristocratiques, aux façades ensuite très modifiées, du côté ouest de la rue Zola, à partir de 1658, dont la forme reprend celle des grands hôtels particuliers parisiens. Leur large porte d'entrée permet le passage des carrosses dont le nombre va croissant parmi l'élite.

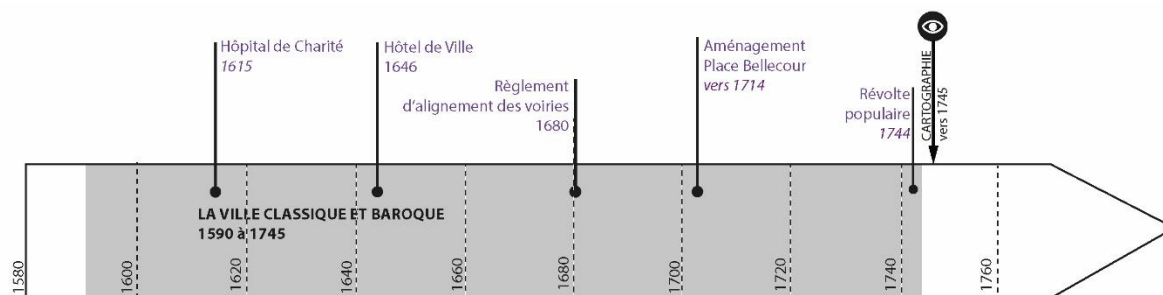
### Une politique urbaine qui transforme la ville

La municipalité, contrôlée à partir du deuxième tiers du XVII<sup>e</sup> siècle par l'archevêque Camille de Villeroy, mène une politique de création d'équipements remarquable, avec les hôpitaux de la Charité et de l'Hôtel-Dieu (reconstruit dans ce cas) dès le début du siècle selon des schémas grandioses, puis plus tard la Petite Abondance. Le collège est aussi créé puis agrandi, avec une chapelle par le grand architecte jésuite Etienne Martellange. D'autres édifices maintenant disparus sont reconstruits ou agrandis, le palais de Roanne, celui du Gouvernement, la loge du Change, l'hôtel des Monnaies.

Le grand projet d'aménagement de la place des Terreaux forme un point d'orgue et marque la ville encore aujourd'hui. Elle est voulue comme l'écrin pour la mise en valeur du nouvel hôtel de ville construit en 1646-56. De Villeroy entraîne aussi la ville dans le financement de la façade de l'abbaye St-Pierre, reconstruite à partir de 1656.

Les modèles architecturaux sont tous tirés de réalisations prestigieuses contemporaines : le Louvre, le château de Richelieu, le palais des conservateurs à Rome... L'hôtel de ville de Lyon est

dessiné par l'architecte du cardinal de Richelieu, Le Mercier, et construit par le voyer de la ville Simon Maupin. Côté nord de la place, une même hauteur est imposée aux maisons, et une fontaine monumentale est construite, aujourd'hui disparue. L'archevêque fait aussi placer par-dessus certains monuments de petits dômes rectangulaires à six colonnettes. C'est sa marque très personnelle (chapelle de l'Hôtel-Dieu, Hôtel-de-Ville, mais aussi églises des Augustins de la Croix-Rousse et de Neuville – l'un de ses fiefs - au nord de Lyon). Plusieurs petites places sont ouvertes par la démolition d'un ou plusieurs maisons et la reconstruction soignée des immeubles riverains : places neuve-St-Jean, place du Gouvernement, place St-Georges. Peu de rues nouvelles sont ouvertes (Neyret, des Augustins), mais les permis d'aligner (ancêtre du permis de construire) sont l'occasion de systématiquement élargir et régulariser les rues, certes encore assez timidement, mais avec un gain jusqu'à 6 m parfois comme dans le bas de l'actuelle rue Terme, pour y créer un marché aux fils pour la soierie. On borde aussi les rues de *cadettes*, étroits trottoirs, à chaque reconstruction d'immeuble. Les maisons sont reconstruites avec des arcades au rez-de-chaussée et une façade blanche sur laquelle se dessinent les encadrements en pierre grise des fenêtres à croisillons et des enseignes codifiées. Cette politique municipale d'embellissement portée par l'archevêque conduit à adopter en 1680 un règlement d'alignement pour toutes les rues et places de la ville, c'est le premier « plan directeur » de Lyon, même si aucun plan n'est tracé et tout est précisé par écrit. Un style inspiré du baroque italien se répand dans toute la ville, églises, édifices publics, maisons, avec quelques réalisations remarquables : la chapelle de l'Hôtel-Dieu, la façade de l'église Saint-Just, la chapelle de Saint-Bruno des Chartreux, ou encore la chapelle de la Trinité au sein du Grand Collège, actuel lycée Ampère. Trois franchissements supplémentaires sur la Saône (Saint-Vincent, l'Archevêché-Bellecour et Ainay) portent à cinq le nombre de ponts de la ville. Des quais (Saint-Antoine, de la Baleine) sont aménagés pour faciliter



le commerce et le transport sur le fleuve. Tout comme de nouveaux débarcadères, comme les ports Saint-Antoine, Neuville, du « Tibre » ou encore les halles de la Pêcherie qui sont construites en 1670. De premières digues construites contiennent les inondations du Rhône en rive gauche dans les années 1660, ce qui permettra plus tard son urbanisation.

Le XVII<sup>e</sup> siècle se termine par une nouvelle crise, avec d'abord le départ des protestants après la suppression de l'édit de Nantes, puis économique dans le contexte difficile des années 1690 (famine, climat) et de la fin du règne de Louis XIV. La fin du siècle sanctionne aussi l'affaiblissement du quartier de la rive droite de la Saône comme centre économique majeur dans la ville et le départ de ses grands bourgeois et banquiers vers des quartiers de la presqu'île, autour de la monnaie et autour de l'hôtel-de-ville.

### **Le XVIII<sup>e</sup> siècle : une ville pour les élites**

Lorsque l'état économique et démographique de Lyon s'améliore significativement à partir des années 1730, après plusieurs décennies de stagnation et de perte de population, la situation a beaucoup changé. Les couvents nouveaux deviennent rares, même si ceux qui existent font l'objet de nombreux travaux (comme le cloître des Célestins encore existant). On construit encore quelques nouveaux équipements, les greniers

d'abondance, l'Intendance, le nouveau gouvernement dans un hôtel particulier (partie sud de l'actuel musée des Tissus). L'urbanisme est de plus en plus au service des élites. On construit de moins en moins d'immeubles pour les classes pauvres, très nombreuses avec le développement massif de la soierie, et en proportion de plus en plus pour les milieux aristocratiques, comme autour de Bellecour. En 1719, les quais commencent à être aménagés, pour circuler en rive gauche de la Saône entre le pont et le quai Saint-Antoine, port de débarquement et embarquement majeur des voyageurs dans la ville en provenance du nord (Châlons-sur-Saône) et à destination du sud (Avignon, Marseille). La promenade des quais est aménagée vers 1737 pour se promener et surtout relier les deux quartiers les plus élevés socialement, Bellecour et Hôtel-de-Ville, en rive droite du Rhône. Le baroque italianisant du XVII<sup>e</sup> siècle est balayé par une esthétique portée par les architectes royaux, comme à l'hôtel de ville où Hardouin-Mansart finit de reconstruire le beffroi. Puis les modes passent, rococo comme à l'immense immeuble Tolozan, qui avait fait fortune en négociant les tissus de soie, en 1747 sur le quai du Rhône, néoclassique au quartier St-Clair et à la façade de St-Polycarpe. Les croisillons de pierre aux fenêtres sont maintenant interdits, et l'on doit les dessiner « à la française »

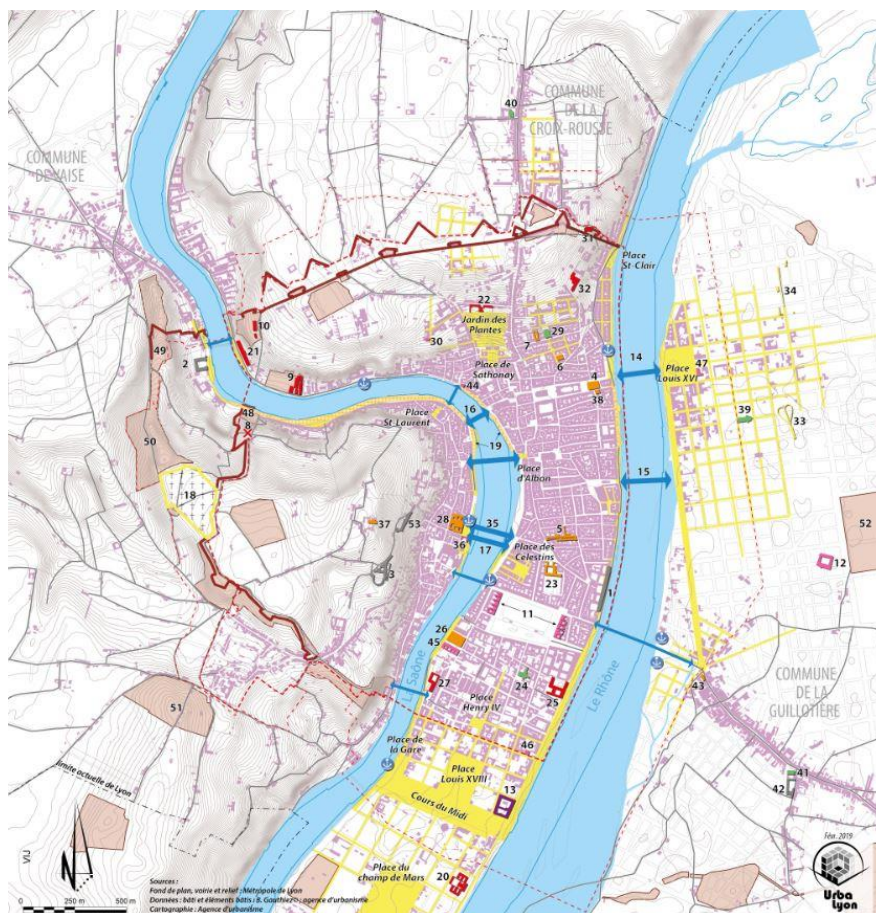
La place Bellecour est accompagnée d'un mail de tilleuls et d'immeubles aristocratiques vers 1720, qui donnent un cadre architectural à la statue de Louis XIV érigée en 1715.



## 1745– 1850 : LE SITE, DU BLOCAGE A L'ESSOR

### La Révolution permet une expansion urbaine et industrielle

D'après les plans, les sources écrites et données de B. Gauthiez



Extrait de la carte : Occupation vers 1830

### L'industrie de la soie : la Grande Fabrique

La situation économique reprend nettement vigueur dans les années 1740, pour atteindre un nouveau sommet dans les années 1770 et au début des années 1780. La richesse de la ville repose alors plus que jamais sur la production des tissus de soie, la Grande Fabrique. Lyon est alors le plus grand centre européen de production de tissus de soie, de luxe comme pour les cours d'Espagne, du Portugal, de Prusse, de Russie..., ou plus communs pour une bourgeoisie aisée. Après une période de relatif équilibre dans la répartition des profits entre maîtres tisseurs et marchands-fabricants qui leurs passent les commandes pour les écouler sur les marchés extérieurs, la tension monte lorsque de nouveaux règlements sont adoptés qui défavorisent les tisseurs. Une grande insurrection en 1744-45, contre les prix abusivement bas auxquelles les étoffes leur sont achetées, conduit à un durcissement des règlements. Une autre insurrection prend place, pour les mêmes raisons, en 1786, dans une situation économique très difficile. La situation restera très tendue et conflictuelle jusqu'à la Révolution, avec une amélioration en 1789. De très nombreux

tisseurs sont dans la misère, principalement en rive droite de la Saône, rue St-Georges, sur les pentes de Fourvière, rue Pierre-Scize, dans le quartier St-Jean maintenant massivement paupérisé. En parallèle, les marchands-fabricants se regroupent autour de l'hôtel-de-ville où le siège de la Grande Fabrique est déplacé en 1777 à la suite de la réforme des corporations par Trudaine, et en liaison avec les négociants et les consuls étrangers qui résident dans le même quartier et dans le quartier St-Clair. Leurs immeubles sont caractéristiques d'une production de qualité pour un haut niveau social, alors qu'on ne construit pratiquement plus pour les tisseurs pendant cette période. Leurs conditions d'habitation, dans des immeubles qui vieillissent et peu entretenus, souvent en étages élevés, se détériorent considérablement pendant le siècle. La Charité et l'Hôtel-Dieu sont alors des établissements plus que jamais précieux pour accueillir les plus âgés et les plus misérables.

En 1793, quatre années après la Révolution, la ville, qui avait pris le parti plus modéré des Girondins, se révolte contre le gouvernement des Jacobins. Un siège en règle s'ensuit, pendant lequel la ville est lourdement bombardée. Plusieurs dizaines

d'immeubles sont détruits comme rue du Garet et sur le quai du Rhône, plusieurs centaines endommagés. Le nouveau gouvernement de la ville, avec l'appui d'une part importante de la population pauvre, décide en plus de la démolition de plus de quatre cents immeubles de riches et de contre-révolutionnaires, pour les punir. On supprime le nom-même de Lyon, qui devient « Ville Affranchie » et est démembrée en trois municipalités du nord, du sud et de l'ouest. Pratiquement les seuls immeubles à être détruits – les autres sont trop utiles au logement des pauvres dans une situation où de très nombreux immeubles sont à réparer- sont ceux de la place Bellecour, et bien entendu la statue équestre de Louis XIV. Des chantiers nationaux s'emploient à détruire les signes de l'Ancien Régime, le château de Pierre-Scize, les fortifications, les statues religieuses. Le massacre de plusieurs milliers de Lyonnais fusillés ou guillotins marque aussi les esprits. Terriblement éprouvée, Lyon reste durablement hantée par le souvenir de cet acharnement destructeur, provoqué en partie par les criantes inégalités antérieures. La reconstruction est rapide pour les propriétaires non inquiétés par le nouveau régime. Les réparations sont caractérisées par l'absence de décors, leur suppression souvent, mais aussi par la modernisation systématique des fenêtres, élargies et maintenant équipées de vitres remplaçant le papier huilé antérieur.

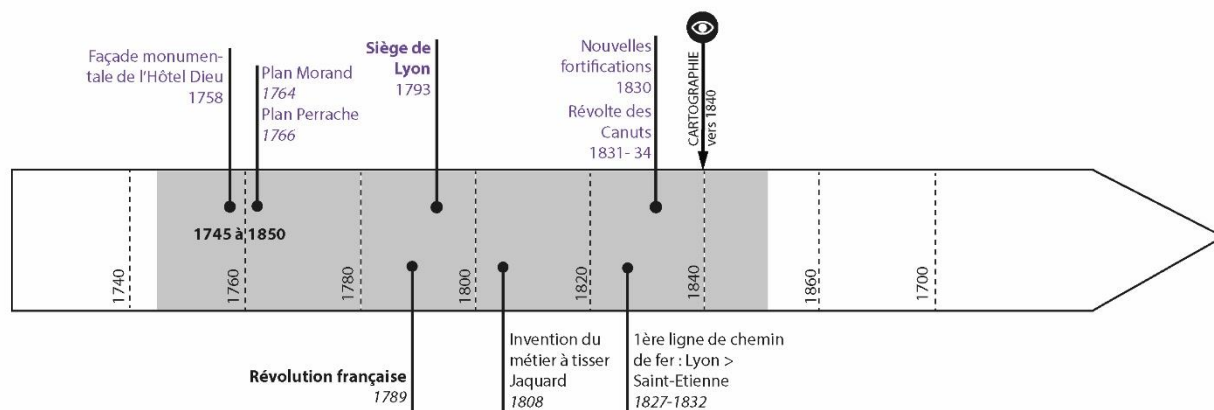
### Les prémices d'une nouvelle expansion

La richesse produite à partir du milieu du siècle permet de nouveaux projets d'agrandissement de la ville, d'abord modestes, puis grandioses. Une première opération est menée par l'architecte Jacques-Germain Soufflot, revenu d'Italie, à partir de 1750, vers le nord, au quai St-Clair de part et d'autre d'une rue (*Royale*). Soufflot se voit également confier la construction de la façade monumentale de l'Hôtel Dieu, et du nouveau Change (réalisé par Roche). Il est aussi chargé du Grand Théâtre face à l'hôtel de ville, où travaille Perrache. C'est le cœur

de la haute sociabilité lyonnaise. Le succès de cette opération entraîne de très vastes projets par Jean-Antoine Morand et Antoine-Michel Perrache, sous la supervision de Soufflot.

Morand présente en 1764 un plan en damiers pour un agrandissement de la ville sur la rive gauche du Rhône (plaine des Brotteaux). Un nouveau pont est établi en travers du Rhône en 1770. Le plan sera redessiné par Decrénice pour les Hospices, propriétaires des terrains. En l'absence de la demande espérée, peu de terrains sont vendus, et les Brotteaux deviennent un temps un lieu de plaisance et de sorties pour les lyonnais, qui viennent notamment à l'Élysée et aux Montagnes Françaises, deux jardins-espaces récréatifs.

Deux ans plus tard, Perrache défend à son tour un projet d'extension, cette fois vers le sud, sur les espaces d'îles et de lînes (bras de cours d'eau) au sud d'Ainay. Il propose de déplacer le cours du Rhône et de reporter le confluent avec la Saône à la hauteur du bourg de la Mulatière, ce qui sera effectivement mis en oeuvre. Seuls quelques immeubles, autour de la place Ollier, notamment celui du siège de la Société Perrache, attestent aujourd'hui du début de cette opération. En fait, la demande en terrains pour des immeubles nouveaux reste très faible à la fin du XVIIIe siècle, parce qu'on construit alors pratiquement uniquement pour un très haut niveau social. Les rares opérations produites au plus près de la ville ancienne, le quartier St-Clair, les immeubles de Rigod de Terrebonne sur la place Antonin-Poncet et le quai voisin, vers 1770, et l'amorce du quartier construit sur l'emprise du couvent des Célestins (dont le grand bâtiment sur le quai, coupé de nouvelles rues, est conservé de même que le cloître) à partir de vers 1790, suffisent à cette demande. Quelques autres équipements sont à signaler, comme la nouvelle prison de Roanne et l'arsenal, à la fin du siècle, ou encore à la même époque la création de la première école vétérinaire au monde, d'abord à la Guillotière, plus tard déplacée à l'ancien couvent des Deux-Amants, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement.



## Après la Révolution : un essor jusque-là inégalé

Le moteur de l'économie lyonnaise reste après la Révolution française, plus que jamais, la fabrication de tissus de soie, relancée par Napoléon I<sup>er</sup> qui décrète que les tissus d'ameublement des palais officiels, les habits d'un certain nombre de hauts fonctionnaires comme les juges, et les robes des dames de la cour doivent être en tissu ou velours de Lyon. Le métier à tisser inventé par Joseph-Marie Charles Jacquard, qui assemble diverses inventions antérieures (des dizaines d'inventions font progresser le tissage au XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment par Vaucanson), en particulier la mise en cartes perforées des dessins des tissus (ce codage est un pas important vers l'informatique), permet, après de multiples mises au point complémentaires, une productivité considérablement accrue du tissage, jusqu'à quatre fois celle d'un métier traditionnel. C'est une contribution majeure au nouvel essor de la soierie lyonnaise, à la première place mondiale de cette industrie dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle. Le métier Jacquard est particulièrement apprécié des jeunes tisseurs qui occupent les immeubles construits pour eux dans de nouvelles rues comme la rue Pierre-Blanc, à partir de 1820. Les perspectives d'enrichissement et de réussite sociale sont grandes pour ces jeunes, à la différence de leurs parents ou grands-parents qui restent à utiliser des métiers anciens dans des rues au bâti ancien, comme Grand-Côte et rue Pierre-Scize. Les métiers à tisser exigent des hauteurs de plafond autour de 4 m, ce qui était déjà le cas dans les immeubles du XVII<sup>e</sup> siècle. La grande hauteur sous plafond des immeubles construits pendant cette période concerne tous les contextes sociaux et est traditionnelle à Lyon, elle n'est pas due particulièrement aux métiers.

C'est paradoxalement au sortir d'un fort et rapide développement de l'activité de tissage, propice à un enrichissement des chefs d'atelier, qu'une grave crise se déclenche, provoquée par un nouveau refus des marchand-fabricants de s'engager sur le prix des façons par un tarif minimal. La révolte des canuts (les tisseurs, pour la première fois nommés ainsi) éclate en 1831. Elle se répète en 1834. A chaque fois, ils tiennent militairement la ville et son centre, ce qui constitue une menace politique majeure. Un nouveau conflit manque d'éclater en 1848. Si les meneurs intellectuels des canuts habitent plutôt les pentes de la Croix-Rousse, les meneurs des révoltes proviennent semble-t-il en majorité de la commune de la Croix-Rousse, où le tissage de la soie ne fait que

démarrer pendant ces années. La commune offre alors, avant d'être rattachée à Lyon en 1852, l'avantage d'être une zone dispensée de l'octroi, aux loyers moins onéreux qu'à Lyon, et moins surveillée politiquement donc plus propice à la liberté des idées. Les ateliers sont surtout localisés sur les pentes de Fourvière, à égalité avec celles de la Croix-Rousse où se développent des ateliers modernes et très productifs, et de façon moins importante autour de l'Hôtel-Dieu et de la rue de l'Hôpital, et moins encore dans le quartier d'Ainay et sur le plateau de La Croix-Rousse. L'essor de l'industrie de la soierie s'accompagne d'innovations sociales d'avant-garde avec la création de la première société mutualiste française, « le devoir mutuel » en 1828 ou encore la première caisse de retraite des ouvriers en soie. L'immeuble Brunet, dit aux « 365 fenêtres », est celui qui compte le plus d'ateliers. Le passage Thiaffait rue Leynaud abrite le cercle des marchands-fabricants et plusieurs d'entre eux. Avec la Condition des Soies (établissement destiné à garantir le poids à sec de la soie selon un taux d'humidité déterminé) établie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle actuelle place Meissonnier, reconstruite en 1810 rue St-Polycarpe, ces édifices illustrent l'importance de l'industrie de la soie à Lyon. A partir des années 1820, un centre des affaires très concentré dans l'espace s'est développé à proximité de l'Hôtel de Ville, avec le cercle des négociants rue Puits-Gaillot, de nombreuses banques voisines, le Grand théâtre comme haut lieu de la sociabilité des affaires. L'Hôtel du Nord, le plus grand hôtel de la ville, où descendent les négociants américains, est construit en 1824-27 rue Lafond à l'angle de la rue du Gare. Les Etats-Unis forment dans les années 1830 le plus grand marché pour la soierie lyonnaise, absorbant jusqu'à 50% des fabrications. Le plus grand café de la ville est alors au rez-de-chaussée de cet hôtel, tenu par un Suisse. Le consul des Etats-Unis s'installe vers 1835 dans le même immeuble. Plusieurs marchands Lyonnais font fortune à New-York, comme ceux qui construisent en 1830 l'immeuble entre la place Romarin et la rue Terraille.

L'empereur Napoléon I<sup>er</sup> agit aussi pour la reconstruction de la ville. Il fait reconstruire les façades de la place Bellecour vers 1812. En 1815, le projet Perrache est relancé selon un plan modifié, entre la rue des Remparts-d'Ainay et le cours de Verdun. En parallèle, la rive gauche du Rhône connaît un très grand essor, aussi bien dans le quartier des Brotteaux, au nord, accessible par le pont Morand, qu'autour du débouché du pont de la Guillotière le long duquel des façades régulières sont édifiées en 1826-30, et dans le quartier de la rue de Marseille et celui de la rue Paul-Bert. Ces deux quartiers forment, avec les nombreux lotissements

des couvents des pentes de la Croix-Rousse supprimés à la Révolution (la Déserte pour la place Sathonay et le jardin des Plantes, Carmélites, Collinettes, Oratoriens, Bernardines, Feuillants, Capucins où s'installent de très nombreux marchands-fabricants dès les années 1800), les vastes espaces d'un grand mouvement d'extension de la ville qui s'accélère dans les années 1820 comme jamais. En 1826, la Ville décide de l'urbanisation de la presqu'île au sud du cours de Verdun selon un plan prévoyant une gare d'eau et de vastes terrains industriels. Un zonage, une grande nouveauté en France, est prévu pour l'affectation des terrains. C'est là que se situe en 1827 le premier terminal d'une ligne de chemin de fer en France, la ligne de Rive-de-Gier qui amène le charbon dans la ville. Cet espace devient un lieu de relégation pour des équipements et des activités rejetés du centre (prisons, usine à gaz, arsenal, usines diverses, abattoir en 1838) Pendant un temps, entre Ainay et le sud du cours de Verdun, on trouve aussi, comme en rive gauche, des établissements de loisirs comme les Montagnes Italiennes.

Lyon, à cette époque, inspire alors une impression désagréable aux voyageurs étrangers en raison surtout de la hauteur des immeubles, inhabituelle en Europe, et de l'insalubrité des quartiers anciens de plus en plus abandonnés par les élites pour les beaux immeubles du quartier des Brotteaux et d'Ainay. Certains immeubles neufs des années 1820 comportent 8 étages sur les pentes de la Croix-Rousse, soit une hauteur de plus de 35 m. Ailleurs, l'insalubrité des maisons anciennes est grande, d'autant plus qu'elles sont souvent habitées par les plus pauvres. Les biens religieux nationalisés à la Révolution (biens nationaux), sont vendus et lotis surtout à partir de 1820, comme on l'a vu. Certains sont reconvertis comme le palais épiscopal, la commanderie Saint-Georges et le couvent des Augustins en casernes (de même que les couvents des Colinettes et du Bon-Pasteur). Leurs chapelles sont en général détruites, comme aussi les églises Saint-Etienne et Sainte-Croix en 1796. Un pôle militaire est constitué en bord de Saône avec le couvent Ste-Marie-des-Chânes transformé en magasin des vivres, le rocher de Pierre-Scize détruit pour laisser place au bâtiment du train, la caserne de l'Abondance et le fort St-Jean, l'école vétérinaire où

on construit même un amphithéâtre de dissection des chevaux.

Une nouvelle enceinte militaire est construite à partir de 1830, conçue par l'ingénieur Haxo selon les principes de Rohault de Fleury, tant autour de la ville ancienne en reprenant sa ligne antérieure, qu'en rive gauche où elle protège les quartiers alors en rapide développement. Le tout enserme 1146 ha, et vise aussi à contrôler les insurrections ouvrières. Une ceinture de forts protège aussi la ville sur les collines, et introduit un élément très nouveau dans le paysage de la ville. Il en reste des éléments importants (forts de Vaise et de Loyasse, bastion St-Laurent, fort St-Jean, fort St-Irénée, Montluc).

Les rues de la ville ancienne et des nouveaux quartiers sont modernisées avec la pose systématique de trottoirs, d'un revêtement moderne et de l'éclairage au gaz. Des arbres d'alignement bordent les axes principaux, surtout dans les beaux quartiers et sur les quais qui sont créés tout au long des deux fleuves, depuis la démolition de plus de 120 immeubles pour créer le quai de Pierre-Scize en 1793 aux aménagements au long de la rive droite de la Saône et en rive gauche, comme le quai de la Pêcherie en 1822. Un ensemble cohérent d'édifices du pouvoir d'Etat est constitué par la Préfecture construite en 1822 dans l'ancien couvent des Jacobins et le nouveau palais de Justice édifié à partir de 1835, réunis par un nouveau pont et la rue de l'Ancienne-Préfecture dont les façades uniformes sont achevées en 1832 sur l'emplacement de la monnaie supprimée. Domine alors une architecture néoclassique sobre autant dans les bâtiments privés que dans les édifices publics comme à l'opéra reconstruit après un incendie.

Cela s'accompagne de la création de quatre nouveaux ponts sur le Rhône (Lafayette, Hôtel-Dieu, Collège, Saint-Clair) et de sept sur la Saône (Gare, Palais de Justice, Feuillée, Saint-Vincent, Change, Mouton) tandis que les ponts d'Ainay et de Serin sont reconstruits. Plusieurs d'entre eux sont suspendus, selon une technique développée par l'ingénieur Seguin, parmi les premiers au monde. Trois grands cimetières, aujourd'hui riches des monuments funéraires édifiés au fil des décennies, sont établis à la périphérie de la ville : Loyasse, Croix-Rousse et Guillotière.



# 1850 – 1939 : LE SITE AU CŒUR DE LA GRANDE VILLE EMERGENTE

## Standardisation, équipements, innovation

D'après les plans, les sources écrites



Extrait de la carte :  
Le site vers 1920

Le développement de Lyon après la révolution de 1848, un temps freiné, reprend selon un rythme qui transforme la ville très profondément et lui donne l'essentiel des traits qui façonnent sa partie centrale aujourd'hui.

### La révolution du chemin de fer

Le bouleversement des modes de transports, d'abord introduit par la navigation à vapeur en fort développement (testée à Lyon dès 1783 par Jouffroy d'Abbans sur la Saône), et accompagné par deux gares d'eau à Vaise et à Perrache, s'accélère avec le développement des lignes ferroviaires qui sont aussi des concurrentes. Entre 1827 et 1832 est construite la première ligne de chemin de fer de France entre Lyon et Saint-Etienne par les frères Seguin. Un projet de ligne Paris-Lyon-Marseille (PLM) est ensuite mis en oeuvre. En 1850 on construit donc une gare à Perrache sur le cours de Verdun au sud de la ville. Le développement du rail induit la construction ou la reconstruction de vastes gares (Perrache en 1857, Brotteaux en 1858 -reconstruite en 1902-, Saint-Paul en 1870) ainsi que le développement de plusieurs lignes de funiculaire (rue Terme, le premier en

France en 1866, place St-Paul en 1900...) puis du tramway vers 1880, lesquels accompagnent à leur tour la transformation des quartiers. La révolution des transports, vraie aussi pour de nombreuses nouvelles routes d'accès à la ville ouvertes pendant cette période comme le cours Lafayette vers 1826 ou le cours Gambetta en 1860, accompagne et favorise la révolution industrielle. Elle contribue à redessiner les limites de la ville.

### La redéfinition des limites administratives

En décembre 1851, Louis-Napoléon Bonaparte s'impose comme Empereur. En 1852, il supprime la municipalité de Lyon, qui ne retrouvera la plénitude de ses pouvoirs municipaux qu'une trentaine d'années plus tard. La même année, le nouvel Empereur rattache à Lyon les communes de Vaise, Croix-Rousse et La Guillotière, berceaux des violences collectives ouvrières et lieux stratégiques de la production. Enfin, un certain nombre de territoires isérois sont rattachés au département du Rhône ce qui permet à Lyon de récupérer à son tour de l'espace à l'est. En moins de cinquante ans, la ville triple ainsi sa superficie et organise un urbanisme de

régénération. Pour la première fois, on évoque l'« agglomération lyonnaise ».

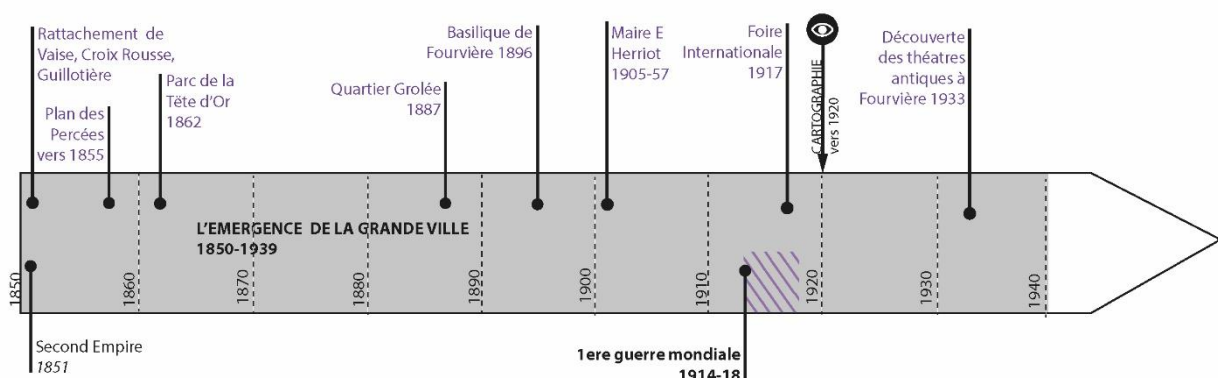
### L'urbanisme mené par Vaïsse au Second Empire

Le ministre de l'intérieur Victor De Persigny lance en 1853 le projet de transformation en parallèle de Paris et Lyon. Il finit par choisir Haussmann pour Paris, qui devait s'occuper de Lyon dans un premier temps, et convainc Claude-Marius Vaïsse, son prédécesseur comme ministre de l'intérieur, donc hiérarchiquement bien au-dessus d'Haussmann, de prendre en charge le projet de Lyon. Vaïsse est d'emblée, sénateur chargé de l'administration du Rhône et de la ville de Lyon. La transformation de Lyon alors opérée n'est donc en aucun cas « haussmannienne », puisqu'elle est parfaitement parallèle à celle de Paris et constitue l'un des volets d'un projet qui embrasse des deux villes, Paris capitale et Lyon « seconde capitale de la France » ! L'objectif est de régénérer la ville, pour favoriser son économie et remodeler son centre fui par les élites et paupérisé.

On avait déjà en fait commencé à transformer le centre. Le secteur de l'ancienne boucherie des Terreaux est rasé et reconstruit magnifiquement en 1844-55. A partir de 1848, les rues de Brest et Chenavard, achevées en 1854, sont percées par l'architecte Benoit Poncet dans le cadre d'un « traité » avec la Ville. Ces réalisations sont de très grands succès, montrant la voie à suivre. Durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les travaux engagés se révèlent colossaux et d'abord axés sur la Presqu'île. Disposant de moyens techniques, financiers et d'une marge de manœuvre importante, Vaïsse entreprend avec une grande largeur de vue de percer de nouvelles voies rectilignes et de détruire une partie importante de la ville ancienne. Sa première réalisation majeure, confiée à Benoît Poncet est en 1853-57 la rue Impériale (actuellement rue de la République). La rue de l'Impératrice (actuellement E. Herriot) suit en 1858-64, avec le quartier de la préfecture, laquelle est supprimée. Au total, la moitié des immeubles entre la place des Terreaux et

la place Bellecour, un quartier où, surtout dans le secteur de l'actuelle place de la République, résidaient de nombreux ouvriers, sont démolis et remplacés par des immeubles modernes, au traitement architectural très soigné. Les immeubles de la rue de la République, construits pour la plus grande part par la société qu'il dirige et dessinés par son équipe de jeunes architectes, est probablement la plus grande réalisation immobilière unitaire de cette période en France. La rue donne au nord sur la place entre l'hôtel-de-ville et l'opéra, centre des affaires jusque-là. L'objectif, en procédant ainsi, est d'agrandir le centre des affaires vers le sud, jusqu'au nouveau palais de la Bourse achevé en 1863 par l'architecte municipal Dardel. En très peu de temps, cette « city lyonnaise » est une fantastique réussite, de multiples sociétés et plusieurs banques s'y installent, parmi lesquelles le Crédit Lyonnais qui deviendra la première banque française. La rue de la République et le rue Herriot forment un ensemble de très grande qualité et ampleur pour cette période en France. La politique de rénovation urbaine est ensuite poursuivie par l'avenue Adolphe-Max et l'accès à la gare St-Paul en rive droite de la Saône, puis sur la Presqu'île les rue de la Martinière et le quartier Grolée vers 1890.

La ville connaît sous le Second empire une politique systématique d'équipement. Il s'agit de grandes voies comme le cours Gambetta, le prolongement du cours Vitton en rive gauche et le boulevard des fortifications longeant la fortification entre le Rhône au nord et l'avenue Félix-Faure au sud (l'équivalent exact du boulevard des maréchaux à Paris), montée et chemin de Choulans qui est aussi une percée dans l'ancien quartier St-Irénée, boulevard des Chartreux (Général-Giraud), boulevard de la Croix-Rousse à l'emplacement de la fortification. En 1858-61, 32 km de quais nouveaux sont construits le long des rives de la Saône et du Rhône pour prévenir des inondations comme celle, désastreuse, de 1856. Les voies des quais sont alors devenues continues. Un système de parcs est établi, avec l'immense parc de la Tête-d'Or dessiné par le suisse Bühler en 1856, avec ses remarquables serres, les squares des



Chartreux et de l'ancien séminaire. De nombreuses liaisons sont créées pour relier la presqu'île et la rive gauche (pont Charles X, de l'hôtel-Dieu, Saint-Clair, passerelle du Collège...) ou encore au Vieux-Lyon (pont du Port Mouton, pont du Midi).

L'embellissement des rues et places est aussi poursuivi dans les décennies qui suivent par de nombreuses statues et fontaines. L'adduction d'eau publique est établie progressivement à partir de 1854, de même que le tout-à-l'égout. La transformation de la ville se ralentit après 1870, puis connaît un net regain à partir des années 1890. Outre les quelques opérations évoquées dans la ville ancienne, cela concerne surtout la rive gauche du Rhône, où l'on étend la fortification bien au-delà de la précédente, au niveau du boulevard Bonnevay actuel, en 1872 (4546 ha protégés au total). Le réseau électrique est développé vers 1896 à partir d'une production dans les usines à gaz et à la centrale hydroélectrique de Cusset. De nouveaux ponts, chefs-d'œuvre d'ingénierie par leur profil surbaissé et leur largeur, sont construits au travers du Rhône, qui nous sont parvenus grâce aux réparations après 1944 : les ponts métalliques Lafayette et de l'Université, et le pont Wilson, en béton armé.

De nouveaux forts sont construits à la périphérie de l'agglomération mais également la caserne de la Part-Dieu sur une emprise conséquente. L'événement le plus marquant pour l'espace proche du Rhône est la reconstruction de nombreux immeubles selon un plan d'îlot réservant un espace non construit au centre, un square inaccessible au public. Il s'agit d'une rénovation urbaine qui ne dit pas son nom, plus vaste que celle de la rue de la République, menée par le maire Gailleton, et qui conduit au remplacement d'habitations modestes et d'ateliers au profit de beaux immeubles bourgeois. Les populations ouvrières à nouveau déplacées à cette occasion sont pour partie accueillies dans le quartier du Tonkin, à Villeurbanne. L'aménagement pour les élites porte aussi sur la rectification du boulevard longeant le parc de la Tête d'Or, qui est bordé d'une série de villas de très haut niveau social. C'est aussi là que Guimet construit son musée, selon une architecture calquée sur son musée parisien. L'équipement de la ville connaît vers 1880-1910 une nouvelle phase, avec de très nombreuses écoles, les universités en rive gauche du Rhône (1876-81 et 1896), plusieurs mairies d'arrondissement (actuels 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>). Trois salles de spectacle et de loisir sont construites avec une architecture qui affiche les tendances nouvelles du tournant du siècle (Belle Epoque, Art Nouveau...), les salles Rameau, Molière, de la Mutualité ainsi que d'autres équipements culturels : palais de Bondy, théâtre des Célestins,

théâtre Bellecour (puis Progrès, actuelle Fnac), théâtre de Guignol... Une nouvelle préfecture est construite en rive gauche, sans que la ville accepte de créer son dégagement sur le fleuve.

Ecartés des projets d'urbanisme par les pouvoirs municipaux successifs depuis 1848 jusqu'à la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les confessions religieuses restent en général discrètes dans le paysage, comme le temple et la synagogue. Cependant, les catholiques recherchent une telle présence. Sur la colline de Fourvière naît ainsi l'élément aujourd'hui le plus saillant du paysage de Lyon, du moins à l'ouest du Rhône. La basilique Notre-Dame de Fourvière est consacrée à partir des années 1870 à côté de deux chapelles qui existaient sur le site depuis le XII<sup>e</sup> siècle, dont la chapelle mariale avec son clocher qui avait déjà été surhaussé vers 1850 et surmonté d'une statue colossale, œuvre de Fabisch. Le nouvel édifice est dessiné par Bossan et Sainte-Marie Perrin. Ses sculptures sont restées inachevées, comme celles d'autres églises en rive gauche, qui témoignent ainsi de l'essoufflement du mouvement qui les a fait construire. L'église du Bon-Pasteur, rue Neyret, construite en 1875-83, obéit au même objectif d'imposer une présence religieuse dans le paysage de la ville. Notons aussi que la restauration des monuments historiques listés dans les années 1843 aboutit à refaire les façades d'Ainay, St-Nizier et St-Bonaventure. Réagissant à la forte présence de l'église de Fourvière, les laïcs lyonnais promeuvent à l'occasion de l'exposition internationale de 1894 la construction d'un contrepoin, la tour métallique, reprenant la puissance symbolique progressiste de la Tour Eiffel érigée cinq ans auparavant.

### **Lyon inventive, la grande ville industrielle**

Le monde de la soierie exultant des années 1820-40 entre dans une grave crise dans les années 1860, à l'occasion de la guerre de Sécession aux Etats-Unis. Les ateliers de la ville ancienne disparaissent progressivement des quartiers qu'ils occupaient. Il n'en reste presque rien en 1900. Elle est remplacée par une production dont la mécanisation va croissant et s'impose, de plus en plus éloignée du centre de Lyon et même de la ville elle-même. Les marchands-fabricants et négociants, dont la localisation n'a pas beaucoup changé en 1940 par rapport à 1830, sont à la tête de réseaux sur des centaines de kilomètres, notamment dans le nord-Isère.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle la production de tissus de soie est toujours en forte croissance. Elle s'accompagne d'innovations promises à un grand avenir et l'on sort progressivement de la mono-



industrie : procédés de teinture (Guimet, Gillet avec ses deux sites, au sud du pont Mouton), chimie à l'origine de groupes puissants (Rhône-Poulenc, Péchiney); en 1895, à la suite de Léon Bouly, le cinématographe par les Frères Lumière, appuyé sur une industrie photographique au rayonnement mondial ; industrie automobile dont Lyon est l'un des pôles majeurs en Europe (Berliet, Zénith, Rochet-Schneider...) dans le sillage du développement de la métallurgie (en témoigne la présence du garage Citroën en plein cœur du site historique). Lyon est aussi pionnière dans l'aviation naissante.

Les sociétés, à la recherche de grands espaces pour développer leurs activités, s'implantent sur la rive Gauche et l'on voit émerger une poussée industrielle vers l'est lyonnais.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la soie industrielle (rayonne) connaît un essor prodigieux et fait émerger de grandes usines dans l'est lyonnais (Décines, Vaulx-en-Velin). Une école de tissage est même créée au centre de Lyon, afin de former les jeunes tisseurs, mais également des techniciens et ingénieurs. L'édifice est réalisé en 1933 par Tony Garnier, qui l'accompagne de la villa des Directeurs, remarquable également pour son architecture.

Les exportations se multiplient et la soie artificielle supprime définitivement l'industrie traditionnelle de la soie naturelle après la crise de 1930. Parallèlement, les industries chimiques, métallurgiques, de produits pharmaceutiques ou vétérinaires... se développent, progressivement au détriment de l'activité de la soie artificielle qui recule, dépassée par l'industrie états-unienne. De nombreuses autres usines dans l'alimentaire (notamment des brasseries), le travail du bois, l'imprimerie, etc. font peu à peu de Lyon une grande ville industrielle dont on reconnaît la polyvalence.

## Le maire et son équipe

La première moitié du XX<sup>e</sup> siècle est marquée à partir de 1905 par l'élection d'Edouard Herriot à la mairie. Homme de stature nationale dès les années 1920, Edouard Herriot la conservera jusqu'en 1957, date de sa mort (avec une interruption pendant la guerre). Mais c'est surtout dans les trois premières décennies de son long mandat qu'il s'illustre en tant que maire décideur, visionnaire et humaniste.

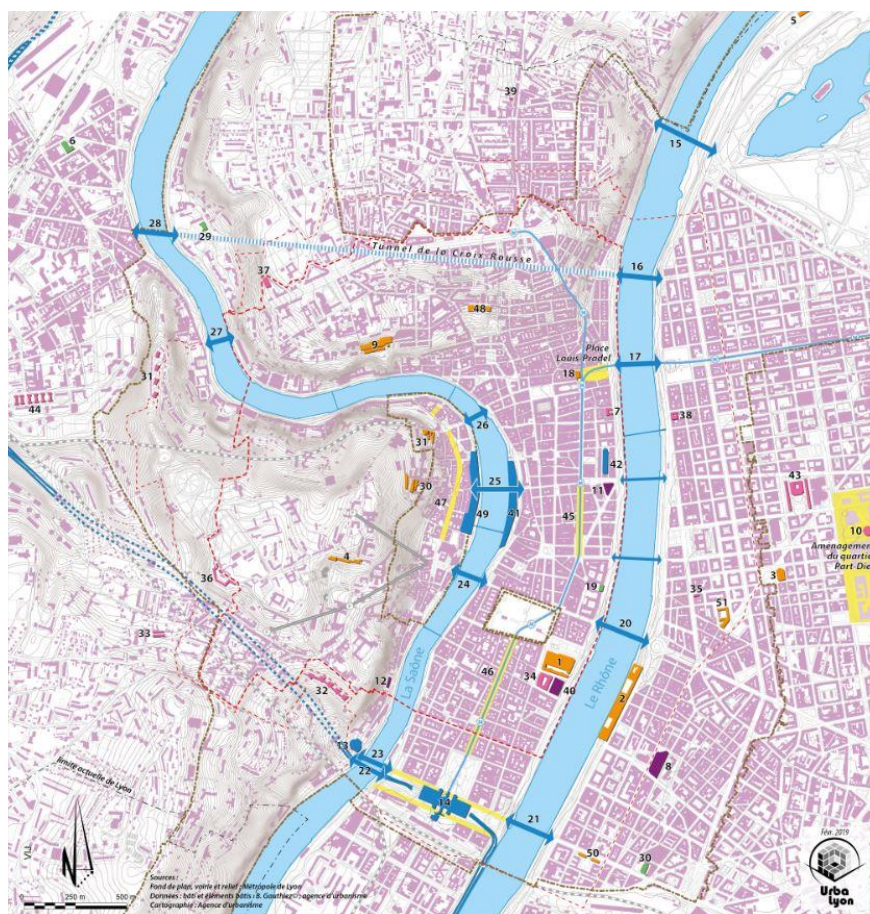
Il cherche alors à organiser la croissance toujours forte de Lyon tout en ménageant une vision d'avenir. La ville ouvre le 1er mai 1914 une exposition internationale urbaine autour des thèmes de la Grande Ville, à la suite de celle de Bruxelles. Le but est de traiter des progrès réalisés dans l'ordre de l'administration et de l'hygiène, des travaux publics et des institutions sociales. L'exposition (précédée par celles de 1874 et de 1894 au parc de la Tête d'Or) s'étend sur 75 hectares dans le quartier de la Mouche, utilisant les bâtiments non encore affectés du nouvel abattoir (halle Tony Garnier aujourd'hui). Herriot s'appuie aussi sur l'ingénieur Camille Chalumeau qui dirige dès 1912 la conception d'un plan d'extension et d'embellissement de la ville, qui sera adopté par la ville en 1935. Ce plan prévoit la création de plusieurs grands axes de circulation, dont le boulevard Laurent Bonnevey sur l'emplacement de la fortification déclassée.

Herriot réalise de grands équipements nécessaires à l'amélioration du cadre de vie et du bien-être social, notamment la création de bains-douches municipaux, d'immeubles d'habitations à Bon Marché (HBM), comme le quartier des Etats-Unis, le nouvel hôpital de Grange-Blanche, dessinés par Tony Garnier, d'où la destruction de l'hôpital de la Charité, remplacé à partir de 1934 par une grande poste (architecte Roux-Spitz). Les bâtiments d'une nouvelle foire internationale sont commencés sur le quai de la Tête d'Or en 1917.

# 1939 - 1980 : LA MODERNISATION DE LA VILLE

## Infrastructures et équipements

D'après les plans, les sources écrites



Extrait de la carte :  
Le site vers 1980

### L'interruption de 1939—1945

La seconde guerre mondiale interrompt dramatiquement cet élan de réalisations foisonnantes. Épargnée presque jusqu'à la fin du conflit, Lyon occupée est bombardée en 1944 et compte d'importants dégâts sur quelques quartiers précis : destruction en partie des quartiers de Jean Macé-Berthelot, Gerland-la Mouche, Vaise... A de rares exceptions près, tous les ponts sont également détruits et induisent des dommages collatéraux notamment sur le quai de la Pêcheurie ou sur l'Hôtel-Dieu. Le phénomène de reconstruction des ponts sera donc conséquent dans le paysage lyonnais tant marqué par ces ouvrages qui se comptent en nombre et constituent des marqueurs de la silhouette urbaine. Enfin, au sortir du conflit de 1939-1945, Lyon est certes sacrée berceau héroïque de la résistance mais elle est surtout frappée d'immobilisme alors même que la France entre dans les Trente Glorieuses.

### De l'industrie à la tertiarisation

La persistance du développement industriel jusqu'au milieu des années 1960 fut relayée par un essor des activités tertiaires qui devinrent peu à peu seules

créatrices d'emplois. La situation du textile illustre le déclin des activités traditionnelles. Au lendemain de la guerre, l'industrie lyonnaise après s'être tournée vers les textiles artificiels dans les années 1930, pensait pouvoir tirer profit des nouvelles fibres tels que le nylon, le tergal et le rhovyl. Toutefois, c'est l'industrie chimique et la transformation des matériaux (dont la construction automobile) qui forment les deux piliers de la force industrielle de l'agglomération lyonnaise, aux dépens de l'industrie textile qui décline rapidement. La chimie lyonnaise était concentrée à Vaise au sortir de la guerre, avec notamment l'usine Rhodiaceta, première productrice française de nylon.

Cette évolution s'accompagne d'une centralisation du pouvoir, avec le départ des sièges sociaux et l'absorption d'entreprises par fusion de groupes dans la perspective d'accéder au plus haut niveau des possibilités d'investissements.

On observe un phénomène de décroissance démographique entraînant le déclin de Lyon au profit de la périphérie lyonnaise (543 000 habitants en 1962 contre 413 025 habitants en 1982) mais également l'urbanisation de la Duchère, de Saint-Rambert, de certains secteurs des 5<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>

arrondissements. L'habitat collectif complète le paysage des collines, avec la réalisation de nombreuses copropriétés, certaines à l'architecture notable ou dont l'implantation s'inscrit désormais dans le paysage lyonnais (tours de l'Observance, les hauts de Saint-Just, montée des Esses, barres Zumbrunnen...).

Ce phénomène explique la progression de la population entre 1946 et 1962, puis la désindustrialisation, le développement d'activités tertiaires entre autres, entraînent la baisse de population, principalement dans les quartiers centraux.

### Louis Pradel, le temps de la modernisation et la recherche du progrès

Après E. Herriot, la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle est marquée par une autre personnalité. Louis Pradel accède au poste de Maire de Lyon en 1957. Marquée par le paternalisme puis l'immobilisme de fin de règne de Edouard Herriot, Lyon accuse un retard important en termes d'équipements urbains. Louis Pradel, dit « Zizi béton » s'adonne alors totalement au mythe du progrès et de la croissance continue des années 1960 et 1970 et se montre convaincu de la nécessité de soutenir le commerce local, les classes moyennes, la tertiarisation de l'économie et le développement du salariat. Il prône l'usage de la voiture et les constructions modernistes en béton. Sous l'impulsion de Louis Pradel ainsi que du Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, en réponse aux besoins émergents dus à la croissance démographique, sont construits de nombreux logements (12 000 à la Duchère notamment), équipements sportifs et scolaires.

### La concurrence du nouveau quartier de la Part-Dieu

Le développement du tertiaire et le besoin en nouveaux équipements qui en dépendent joue un rôle décisif dans la redéfinition de la centralité urbaine et dans la décision de créer un nouveau quartier.

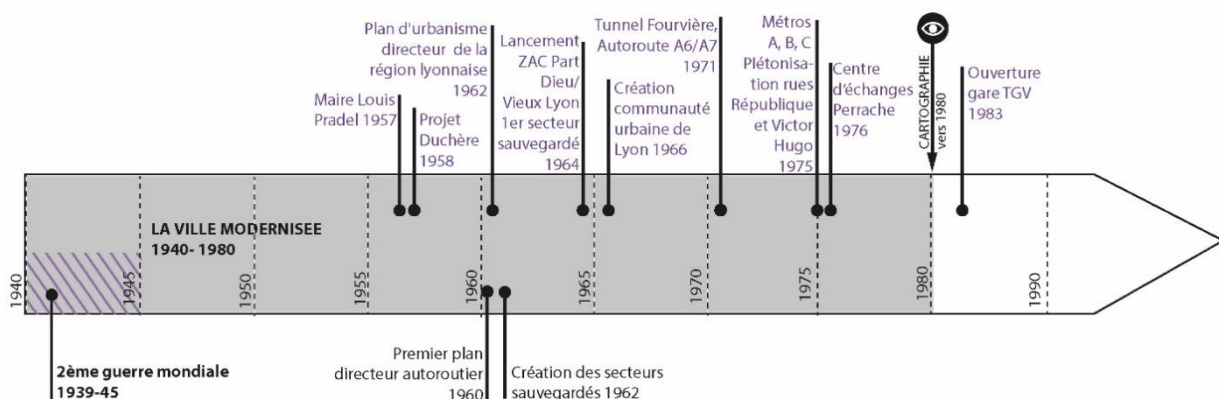
Un plan de modernisation et d'équipement est ainsi mis en place dès 1962. Par la suite, à partir de 1966, avec la création de la Communauté Urbaine, Lyon ne s'administre plus tant à l'échelle de la ville qu'à l'échelle de l'agglomération. Dans ce contexte, la construction du quartier de la Part-Dieu, à l'emplacement de l'ancienne caserne du XIX<sup>e</sup> siècle constitue l'une des réalisations les plus emblématiques de cette époque.

Dès 1964, un programme de ZAC concernant 56 hectares dont 22 occupés par les casernes fut élaboré. La S.E.R.L, maître d'œuvre, a retenu un programme mêlant vie administrative, culturelle, logements et entreprises.

La Part-Dieu sera confortée dans les décennies suivantes dans ce rôle de centre directionnel mais aussi comme centre névralgique du réseau de transports de l'agglomération, notamment avec l'ouverture de la gare TGV en 1983 qui concurrence la Presqu'île. Le nouveau quartier devient le second centre de Lyon, réunissant les grands équipements (auditorium, bibliothèque municipale, hôtel de la Communauté Urbaine, cité judiciaire...), nombre d'immeubles de bureaux, le plus grand centre commercial de Lyon et les premiers immeubles de grande hauteur, avec le nouveau symbole de Lyon, la tour du Crédit Lyonnais, construite en 1977. Le choix d'implantation territoriale de ce nouveau centre d'affaires témoigne du glissement qui s'opère depuis l'antiquité de l'ouest vers l'est.

### Le « tout voiture » et les transports collectifs

Dans un contexte de déclin de la population centrale, refoulement de l'industrie à la périphérie, de développement de l'emploi tertiaire au centre de l'agglomération, de la rurbanisation... les déplacements se multiplient. Les transports en commun sont de moins en moins utilisés au profit de la généralisation de la voiture qui caractérise de façon prégnante le développement urbain de Lyon en cette deuxième moitié de XX<sup>e</sup> siècle. Elle nécessite en effet d'importantes restructurations de voirie qui rompent définitivement avec la trame



urbaine piétonne traditionnelle et fait éclater les limites de la ville (périphérique Laurent Bonnevey, dont la première section est inaugurée en 1958, tunnel de la Croix Rousse en 1956...). La traversée du centre de Lyon par l'autoroute Paris-Marseille, grâce au tunnel de Fourvière (1971) et au centre d'échange multimodal du quartier de Perrache, (surnommé le plat de nouilles, en raison des très nombreux tunnels et lignes qui s'y croisent) créent des ruptures urbaines qui impacteront le fonctionnement de la ville pour des décennies.

Un élargissement de nombreux axes est réalisé pour optimiser la gestion de flux (Quai Jean Moulin, Fosse aux Ours...) et des premiers parkings souterrains ou en ouvrage sont aménagés sur la Presqu'île (St Antoine sur les berges de la Saône, Cordeliers, Poncet, Bellecour, Hôtel de Ville)

Les travaux du métro lyonnais débutent en 1973 mais le réseau reste encore embryonnaire avec une première phase concernant la ligne A achevée de Perrache à Laurent Bonnevey à Villeurbanne, avec une autre allant à Croix-Paquet à Hôtel de Ville (ligne C), succédant au funiculaire reliant Croix-Paquet à Croix-Rousse.

Après les travaux de la ligne A, les rues de la République et Victor-Hugo ne sont pas rendues à la circulation automobile et deviennent les premières rues piétonnes de Lyon en 1975. De cette volonté de piétonnisation, s'en suivra celle de la rue Saint-Jean en 1977. En revanche, le forme de la rue Saint-Jean, rénovée avec dallages et pavés, marque ici une volonté de retour à un état antérieur, pour accompagner la mise en valeur du quartier. La piétonnisation s'étend aux autres rues du quartier au début des années 1980.

### **La prise de conscience de la question du patrimoine**

Au début des années 60 la désertion du centre, sa paupérisation et sa dégradation posent la question de la place des tissus anciens dans la ville. La quasi-

totalité de la rue Mercière ainsi que les parties médiane et supérieure de la Grande Côte seront détruites malgré les protestations des associations de quartiers.

Louis Pradel projette également de raser le Vieux Lyon au profit d'un équipement routier., le quartier historique ayant été abandonné pendant plus d'un siècle et réduit à un état de vétusté important. Le quartier doit son salut à la ferveur d'une association, la « Renaissance du Vieux Lyon » (RVL) et à l'action d'André Malraux, alors ministre de la Culture, qui crée les secteurs sauvegardés (1962) pour préserver les quartiers historiques. Le Vieux-Lyon devient ainsi le premier secteur sauvegardé de France en 1964. Ces événements marquent l'élan d'une prise de conscience de la question du patrimoine à Lyon, qui avait débuté pendant la seconde guerre mondiale, avec le classement de la place Bellecour comme paysage exceptionnel au titre des « sites naturels classés » en 1941.

Auparavant des fouilles avaient mis au jour les théâtres antiques sur la colline de Fourvière à partir de 1933 et dans les pentes de la Croix Rousse à partir de 1956.

En vue de ces importantes découvertes, un atelier de fouilles archéologiques est créé en 1935, devenant ainsi le premier service archéologique de collectivité territoriale de France. Il devient en 1980 service archéologique de la Ville. Pour mettre en valeur les collections gallo-romaines importantes mais éparpillées, le musée gallo-romain de Fourvière ouvre en 1975. La valeur patrimoniale du centre historique de Lyon est également reconnue en 1979 avec son inscription sur la liste départementale des monuments naturels et sites dont la conservation ou la préservation présente un intérêt général.



# 1980 - 2018 : LA CONSOLIDATION DU CENTRE HISTORIQUE

## Du renforcement à l'attractivité internationale

D'après les plans, les sources écrites



Extrait de la carte :  
Le site en 2019

### Culture, marketing urbain et rayonnement international : l'attractivité territoriale

A partir des années 1980 et suivantes, la structure urbaine se stabilise et la ville s'oriente vers une politique de rayonnement active. L'action publique se déplace peu à peu au plan culturel et international par la création de grands événements (biennales artistiques, Nuits Sonores, Journées Européennes du Patrimoine et plus particulièrement sur le site historique, le festival de la Fête des lumières, festival des Nuits de Fourvière...) et d'équipements d'envergure (cité internationale, musées, développement de structures universitaires et logistiques, réseau métropolitain...). L'opéra est le premier témoin qui affirme cette volonté de marketing territorial, avec la restructuration et l'agrandissement réalisé par Jean Nouvel en 1993, qui vient couvrir le bâtiment classique d'une voûte en verre. Cette nouvelle silhouette crée un événement dans le paysage lyonnais, un repère, marqueur territorial.

A l'approche des années 2000, les projets se multiplient et notamment le projet du nouveau quartier de la Confluence, qui prend place à l'emplacement de l'ancien marché-gare de Perrache et d'anciens entrepôts. L'objectif de ce nouveau quartier est de désenclaver cet espace confiné de la Presqu'île et de doubler la superficie du centre-ville de Lyon. Le projet est pensé à partir de 1995 par Raymond Barre alors maire de Lyon. Le nouveau quartier rayonne désormais à l'échelle européenne par son label d'éco-quartier.

Le quartier de la Part-Dieu constitue à nouveau l'un des grands projets urbains lyonnais à partir de 2015, puisqu'il est l'objet d'un ambitieux chantier de rénovation urbaine conduit par la Société Publique Locale Lyon Part-Dieu. Il concerne une cinquantaine d'opérations de bâtiments, infrastructures et espaces publics, notamment le centre commercial et la restructuration de la gare (première gare de correspondances d'Europe). Les espaces publics sont repensés, revenant sur l'urbanisme « de dalle » aménagé dans les années 70 (rue Garibaldi) en faveur des modes doux, de la végétalisation et de socles actifs en pied d'immeuble.

Aujourd'hui, la skyline lyonnaise s'est renforcée par la construction des tours Oxygène et Incity qui viennent renforcer l'offre de bureaux de ce quartier.

### La reconquête des espaces publics

Une attention particulière est plus particulièrement portée à la qualité des espaces publics à partir des années 1990 avec notamment le lancement du « Plan Presqu'île » aux objectifs pluriels, mettant en œuvre différentes actions :

- la mise en place d'un plan de circulation, visant à réduire la place de la voiture sur l'espace public, limiter les traversées est-ouest, désencombrer l'espace public suroccupé par le stationnement avec la construction de parkings souterrains ou silo en marge de la presqu'île... ;
- la reconquête de l'espace public, par la requalification des espaces emblématiques du centre historique (places des Terreaux, des Célestins, de la République, de la Bourse...) par des concours (paysagistes concepteurs), par l'amélioration de l'attractivité et le confort d'usage, mais également par le développement des transports en commun (métro D et navette Presqu'île).

Trente ans plus tard, une nouvelle opération « cœur Presqu'île » est projetée pour la période 2018-2020 avec pour objectif la rénovation et l'embellissement d'une dizaine d'espaces publics emblématiques dont les rues Victor Hugo, République et Serlin ainsi que des places Tolozan, de la République, des Terreaux (après la restauration de la fontaine Bartholdi), de la Comédie.

D'autres politiques publiques visant la mise en valeur urbaine, architecturale et patrimoniale de Lyon sont également mises en place au début des années 1990, avec notamment le Plan Lumière, le plan Bleu (schéma d'aménagement des berges de la Saône et du Rhône) ou encore le plan Couleur (accompagner le ravalement des bâtiments par une réflexion sur le bâtiment dans son contexte urbain) ...

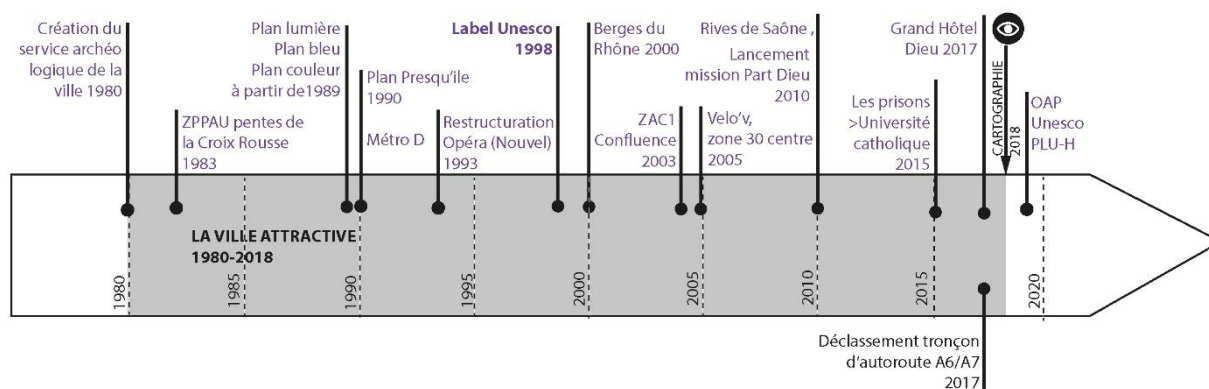
Lyon renoue également avec ses cours d'eau en reconquérant ses abords (berges du Rhône dans les

années 2000, rives de Saône dans les années 2010). Avec le développement des transports en commun (extension du réseau de métro avec la ligne D à partir des années 1990 et prolongement des lignes existantes ; développement progressif des lignes de tramways) la place de la voiture est progressivement réduite en centre-ville au profit notamment de la mise en place d'un réseau de vélo en libre-service, le premier en France (vélo'v) en 2005, doublé par le renforcement de voies cyclables, qui témoigne du réinvestissement des espaces publics et des courtes distances. Ce phénomène de réduction de l'emprise de la voiture est renforcé par la mise en place d'une zone 30 sur la Presqu'île, le vieux Lyon et les pentes de la Croix-Rousse en 2005. Plus récemment, la création d'un tube dédié aux modes doux et bus dans le tunnel de la Croix-Rousse et le déclassement de l'autoroute A7 témoignent de cette volonté de réduire les flux automobiles en centre-ville et de reconquérir les espaces publics au profit de l'embellissement de la ville.

### Un patrimoine reconnu et valorisé : entre rénovation et reconversion

A partir du dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, le patrimoine lyonnais tend à être de plus en plus préservé et mis en valeur. Après le classement de bâtiments en Monuments Historiques au fil du temps, la création du secteur sauvegardé du Vieux-Lyon en 1964, c'est au quartier canut des pentes de la Croix-Rousse d'être reconnu. Il est classé en zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager (ZPPAUP) en 1994, en cours de transformation en aire de mise en valeur de l'architecture et du patrimoine (AVAP), dit site patrimonial remarquable (SPR) depuis la loi CAP. Pour le sauver de la paupérisation/gentrification et maintenir une mixité sociale, plusieurs opérations d'amélioration de l'habitat (Opah) ont été menées depuis 1978. L'aménagement de la montée de la Grande Côte en 2001 participe également de ce nouvel élan de mise en valeur du quartier.

D'autres actions de valorisation ont été menées afin de faire découvrir au public le patrimoine lyonnais, comme par exemple la mise en place d'une



convention de droit de passage dite « convention cour/traboule », adoptée en juillet 1990 par le Conseil municipal de la Ville de Lyon et par le Conseil de la Communauté Urbaine de Lyon. Les propriétaires s'engagent ainsi à laisser accessible au public la cour et la traboule durant un temps donné en contrepartie de la participation aux charges d'entretien et d'éclairage de celles-ci par la collectivité.

Enfin, la consécration de cet élan de patrimonialisation a été, la reconnaissance, en 1998, de la valeur exceptionnelle du centre historique de Lyon pour l'humanité, sur la liste des biens reconnus comme patrimoine mondial. Ce classement lui revient au titre de sa valeur universelle et exceptionnelle de témoignage de la continuité de l'installation urbaine sur plus de deux millénaires, sur un site d'une grande importance stratégique, où des traditions culturelles en provenance de diverses régions de l'Europe ont fusionné pour donner naissance à une communauté homogène et vigoureuse. Lyon devient ainsi une ville attractive, touristique, jusqu'à être élue en 2016 la « meilleure destination week-end en Europe » à l'occasion de la cérémonie des World Travel Awards. Cette reconnaissance mondiale s'est traduite par différentes actions de mise en valeur et notamment une signalétique spécifique sur le site Unesco. Cette ambition de protection patrimoniale a également trouvé une traduction réglementaire dans les documents de planification. En effet, le plan local

d'urbanisme et de l'habitat, PLU-H qui sera approuvé en 2019, intègre une orientation d'aménagement et de programmation, spécifiquement dédiée à l'encadrement (recommandations et préconisations) de cet espace patrimonial.

Depuis les années 2000, le phénomène important de reconquête du patrimoine lyonnais s'incarne par la reconversion d'édifices majeurs situés dans tous les quartiers du site historique, avec des changements de destination parfois loin des fonctions d'origine. Le premier marqueur de ce phénomène a été la transformation de l'Opéra de Lyon par Jean Nouvel. Autres cas exemplaires, les prisons de Lyon sont ainsi devenues un pôle universitaire ; l'hôpital de l'Antiquaille a été transformé en logements, bureaux, restaurant et hôtel ; le garage Citroën a été réhabilité et accueille également des bureaux ; l'ancien hôtel-Dieu a bénéficié d'un ambitieux chantier de restauration et est en cours de reconversion au profit d'un espace commercial, hôtelier et accueillera la cité de la Gastronomie ; enfin l'église Saint-Bernard est également en cours de reconversion pour devenir un espace de travail. Cet élan patrimonial trouve écho dans la toute dernière volonté de la Métropole de Lyon, de la ville et de leurs partenaires publics et privés, d'inscrire le site de la colline de Fourvière comme « Grands sites de France » afin de définir un projet de mise en valeur de la colline qui conforte les exigences du label.



# ELEMENTS D'ANALYSE HISTORIQUE : LA VILLE AUJOURD'HUI

## ANALYSE SYNCHRONIQUE

Réalisation : **Bernard GAUTHIEZ**, Université Lyon 3/CNRS UMR 5600

Les 10 cartographies historiques présentées ci-avant décrivent l'évolution du site historique de Lyon pendant 26 siècles. Le paysage urbain historique qui nous est parvenu aujourd'hui a transformé, adapté, remplacé ou effacé certaines opérations ou modifié leur environnement.

Cette réalité rend difficile une synthèse historique cartographique qui ne peut superposer différentes formes urbaines qui ont pu exister en un même lieu. Le travail d'analyse synchronique, ou l'analyse des traces historiques dans la Ville d'aujourd'hui, a pour objet de livrer des outils de lecture de la Ville actuelle, en prenant en compte ces évolutions historiques successives et superposées.

Le travail d'analyse présenté ci-après a été entièrement conçu par Bernard Gauthiez, Professeur à l'Université Lyon 3 Jean Moulin, membre du laboratoire de recherche CNRS/UMR 5600. Il met en place des outils d'analyse cartographique qui donnent de nouvelles perspectives pour connaître et appréhender la richesse et la profondeur de la Ville historique et de sa réalité contemporaine.

Deux cartes font un état des lieux historique de la Ville contemporaine. Le plan de datation des bâtiments situe leur ancienneté et celle des ensembles bâtis. Le plan des cohérences

architecturales permet de constater la concordance des immeubles avec les opérations d'urbanisme dont ils sont issus, tout en datant ces dernières.

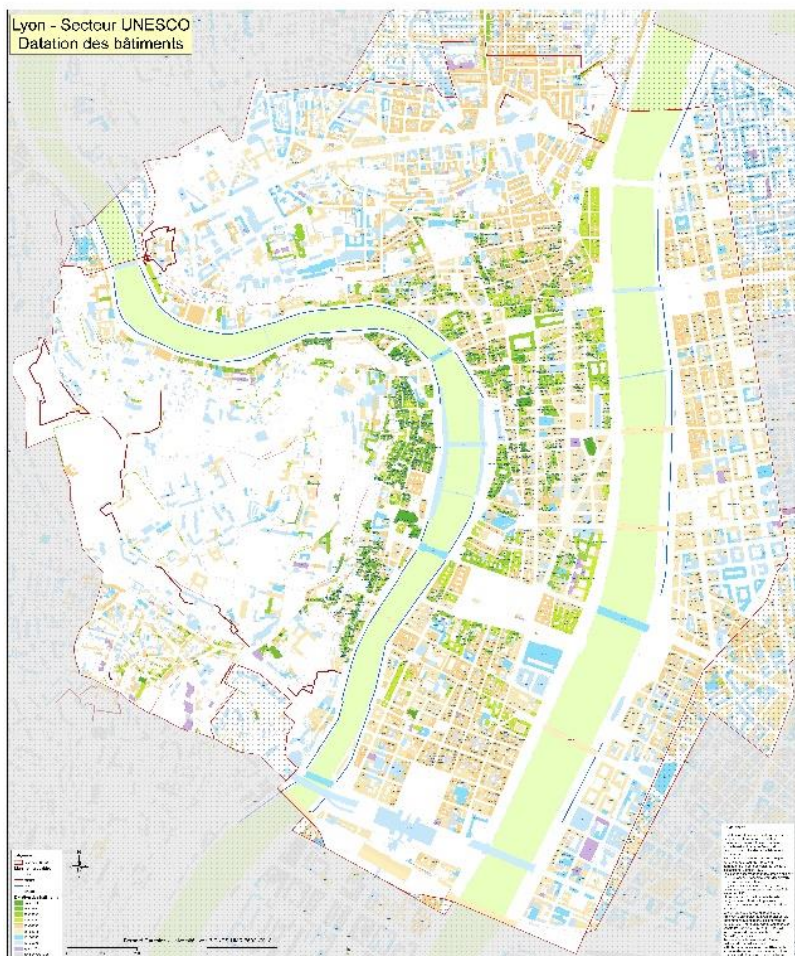
Le plan des compositions architecturale et urbaine porte un regard complémentaire et synthétique sur la Ville historique d'aujourd'hui. Il propose une lecture analytique de la Ville à partir de plusieurs outils de construction et d'adaptation de la Ville.

Edifices et espaces majeurs composés, axes de symétrie, fronts bâtis, éléments de décor urbain ont permis à chaque génération, par extension, greffe, reconversion, requalification, remplacement... d'adapter la Ville aux besoins et aux ambitions de son époque et de conserver le dynamisme de l'hyper centre de notre Ville et de notre Métropole.

Au-delà du document de référence qu'il constitue pour modéliser les interventions architecturales et urbaines contemporaines sur la ville historique, et pour s'assurer de la préservation des éléments essentiels de notre patrimoine, les plans de datation, de cohérence architecturale et urbaine et de composition constituent de véritables outils pour la compréhension, le partage et la poursuite de l'histoire de notre ville dans ses dimensions spatiales et urbaines.

# PLAN DE DATATION DES BÂTIMENTS

D'après Bernard Gauthiez, Université Lyon3/CNRS UMR 5600, déc. 2018



## A. Elaboration du plan :

Le plan exprime la chronologie par deux méthodes distinctes et complémentaires, d'une part par périodes, chacune avec une couleur distincte, d'autre part par report des dates concernant chaque bâtiment. Les périodes jusqu'à 1800 sont mesurées en siècles, en environ 50 ans ensuite. La date indiquée peut être celle de l'autorisation de construire, celle de l'achèvement des travaux, ou encore celle de l'apparition dans les recensements.

Les principales sources utilisées sont:

- Relevé systématique de l'épigraphie (dates, architectes, entrepreneurs, propriétaires mentionnés en façade en général ; initiale des commanditaires).
- Archives Municipales de Lyon, registres DD pour les autorisations d'alignement de 1617 à 1763,
- Idem, série 316 WP pour les autorisations de construire de 1790 à 1848,
- Idem, ancienne commune de la Guillotière, série 4 WP80 des autorisations de construire avant 1852 (très lacunaire).
- Idem, série 315 WP des autorisations de construire par rues, pour la période 1850-1900,

- Idem, série 321 WP des recensements municipaux, qui mentionnent en général l'état d'avancement de la construction.
- Archives départementales du Rhône et de la *Métropole de Lyon*, matrices du cadastre ancien mentionnant les constructions nouvelles.
- Utilisation pour la période récente des photographies aériennes mises en ligne sur les sites de l'Institut géographique National et de Google Earth, qui permettent de renseigner souvent à l'année près l'apparition d'un immeuble.
- Quelques dates d'édifices connus ont été tirées de la bibliographie.

Le terrain a été systématiquement visité et les datations obtenues en archives confrontées aux immeubles préalablement datés par tranche chronologique. Idéalement, on a donc eu l'itération suivante : 1. Visite de terrain et repérage stylistique de la période de construction et de transformation le cas échéant ; 2. Dépouillement des sources d'archives ; 3. Confrontation des données d'archives avec le terrain.

Cette confrontation avec le terrain fait nettement apparaître trois difficultés parfois importantes, a. le fait que des immeubles ont pu être surélevés, parfois

à plusieurs reprises, b. le fait qu'ils ont pu être l'objet d'une nouvelle décoration quelque temps après leur construction (souvent deux à trois décennies après dans le quartier entre Ainay et Carnot), c. le fait qu'il arrive que deux immeubles aient d'évidence la même structure architecturale, et donc ont été produits par le même entrepreneur, mais avec un niveau de décor différent montrant qu'ils ont probablement des commanditaires différents. Toutes les dates correspondantes n'ont pas été portées sur la carte.

La datation de tous les immeubles n'a pas été faite. Un effort particulier a été fait pour dater systématiquement les immeubles antérieurs à 1800, et dans une mesure un peu moindre antérieurs à 1850. Il reste à compléter les périodes postérieures, notamment pour les zones en dehors de l'hypercentre et le XXe siècle.

Ont été portés sur le plan les principaux murs présents dans l'espace, et souvent si important dans le paysage perçu. Ils ont été classés selon leur fonction principale, militaire, de clôture, de quai, ou de terrasse. Souvent, deux fonctions sont confondues. Leur date est aussi en général connue sans précision. Il subsiste de rares éléments des enceintes médiévales, à St-Irénée et à St-George, beaucoup plus du système de fortification mis en place à partir de 1830. Les murs des quais sont pour l'essentiel ceux qui furent construits après la grande inondation de 1856, de 1858 à 1861.

## B. Commentaire du plan

La datation fait apparaître les phases successives de l'extension de la ville, mais avec des lacunes importantes dues aux remplacements. Il ne reste ainsi pratiquement rien des maisons du Moyen Âge, identifiées au nombre de quelques-unes seulement, par exemple place Meissonnier et place du Change. Leur disparition s'explique probablement par le fait qu'elles étaient le plus souvent en pisé. Les églises médiévales sont aussi peu nombreuses, St-Pierre, St-Paul, Ainay, la cathédrale, des restes à la chapelle de Fourvière, une partie des Cordeliers. On y constate souvent le emploi de pierres prélevées sur des édifices antiques, en particulier à St-Jean, à Ainay et à St-Pierre, mais aussi à St-Paul et à Fourvière.

Les immeubles construits entre 1480 et 1570 sont beaucoup plus nombreux à avoir été conservés, ils sont maintenant déjà majoritairement collectifs. La période a été l'une des plus actives dans la transformation de la ville. On les rencontre sous la forme d'un ensemble cohérent dans le quartier

entre St-Paul et St-Jean, mais aussi dans les lotissements contemporains de la rue Garillan et du bas de la Grand-Côte, bien conservés. Ailleurs, ils ont été nombreux mais le plus souvent remplacés plus tard. Il en subsiste de très belles réalisations sur la presqu'île et en rive droite de la Saône, l'ancien Hôtel-de-Ville rue Longue, l'hôtel de la Couronne (musée de l'imprimerie), rues Juiverie et St-Jean, l'hôtel de Gadagne. L'arrivée du style italianisant, inspiré de l'Antiquité romaine, a été relativement tardive dans la ville, même si l'on connaît une réalisation précoce, mais longtemps sans suite, la Grenette où la forme des fenêtres reprend celles du palais St-Marc à Rome. Le porche de St-Nizier et la galerie de la maison Bullioud en sont les réalisations emblématiques, mais discrètes. Plusieurs églises furent alors reconstruites, essentiellement en gothique : St-Nizier, plusieurs chapelles de St-Jean, de St-Paul et St-Nizier. La reconstruction de l'église St-Just sur un nouveau site a massivement réutilisé des matériaux, souvent d'origine romaine, de l'église détruite en 1562, selon un plan reprenant celui de la grande église médiévale des XII-XIIIe siècles, et mis en forme en style italianisant, à proprement parler de la Renaissance.

Le XVIIe siècle est très présent dans l'espace de la ville, ce fut aussi une grande époque de production architecturale. De très nombreux immeubles furent reconstruits partout, avec une architecture d'abord dans la ligne de celles de la fin du XVIe siècle, puis de plus en plus monumentaux avec des références fortes à l'Italie, ainsi l'immeuble Dusoleil place de la Trinité, ou l'immeuble Langlois place du Gouvernement, ou encore rue Lanterne et rue Edouard-Herriot entre les rues Mulet et Neuve. Plusieurs immeubles aristocratiques subsistent dans les environs de Bellecour, au nord-ouest de la place et rue Zola. L'autorité municipale a alors construit un paysage urbain très constant, dont il reste des traces importantes, avec systématiquement des arcades en rez-de-chaussée, des fenêtres avec des grandes croisées de pierre, des décors inspirés de l'Antiquité. Les façades des maisons étaient très souvent reculées pour élargir les rues et les rendre plus droites. Ce paysage peut encore être perçu rue Mulet, rue Lanterne, rue Mercière. Une part importante des équipements du centre de la ville furent construits pendant cette période, témoignant d'une politique municipale qu'on peut qualifier, au moins dans un premier temps, de progressiste : deux grands hôpitaux dont il subsiste l'Hôtel-Dieu, le collège des Jésuites (lycée Ampère), le nouvel Hôtel

de Ville joyau d'une place d'inspiration gouvernementale avec le Palais St-Pierre dont la façade a été financée par la Ville. Des nombreux couvents de la Contre-Réforme ou déjà existants construits alors, il subsiste des éléments de cloîtres comme celui, complet, des Augustins (Lycée de la Martinière).

Le XVIIIe siècle marque en fait une rupture assez nette avec la précédente période. On construit très peu jusqu'au milieu du siècle, puis de façon plus soutenue ensuite, mais surtout des immeubles de haut statut social, contrastant avec les immeubles antérieurs, en général nettement plus modestes. Les nouvelles constructions sont concentrées sur des secteurs particuliers, près de l'Hôtel de Ville, dans le quartier St-Clair et autour de la place Bellecour en particulier. Le quai du Rhône est alors complètement refait, avec les immeubles sur la place Antonin-Poncet et l'immense façade de l'agrandissement de l'Hôtel-Dieu. La fin du siècle, avec le siège de la ville en 1793, conduit à accentuer la rupture évoquée ci-dessus. En effet, on ne construisait plus au XVIIIe siècle avec des fenêtres à croisillons, non plus avec des décors italianisants, mais selon une norme inspirée par les architectes royaux, « à la française », et des façades très sobres. La reconstruction des centaines d'immeubles détruits et endommagés en 1793 conduit à massivement supprimer les croisillons et les décors antérieurs, leur simplification changeant le paysage de la ville (et l'appauvrissant considérablement). Sur la rive droite de la Saône, la paupérisation généralisée du quartier au profit des nouvelles centralités de l'élite sur la presqu'île conduit à des transformations superficielles et de faible qualité, comme dans l'élargissement de la rue St-Jean.

Seuls les « façades » de la place royale de Bellecour, et la statue royale, ont été détruites à la suite du siège de 1793, pour punir la ville, mais les destructions prévoyaient plus de 400 démolitions d'immeubles de haut niveau social, en fait conservés ! Cependant, l'habitude de construire avec des façades peu décorées subsistera quelque temps, d'où un paysage austère dans les quartiers nouveaux du début du XIXe siècle, aussi bien sur les pentes de la Croix-Rousse au nord qu'à Ainay et Perrache au sud et à la Guillotière en rive gauche. Le XIXe siècle, par ses vastes extensions de la ville sur ces trois côtés, puis par la très importante rénovation urbaine commencée un peu avant le

Second Empire dans le centre ancien de la presqu'île, est le siècle qui a le plus marqué la ville, avec des ensembles très importants et très composés.

Le résultat, en presqu'île, est l'imbrication d'éléments en général très cohérents du XIXe siècle entre lesquels subsistent des lambeaux de tissus plus anciens disséqués par les transformations de cette époque (voir les plans des cohérences et des compositions). Le XXe siècle est moins présent, du moins dans la zone centrale, où il manifeste la volonté de poursuivre la rénovation urbaine, dans la pratique arrêtée avec l'inscription UNESCO de 1998, d'où de petits fragments de paysage « moderne », plutôt bien intégrés dans le tissu plus ancien comme pour l'ancienne boucherie de l'Hôtel-Dieu et près des Jacobins, ou généralement pastichant maladroitement, comme à la Monnaie ou les rénovations du quartier St-Vincent, et parfois franchement en incohérence comme les immeubles du quai St-Antoine ou de la rénovation urbaine de la Grand-Côte. En revanche, le moderne domine sur les franges et les plateaux, où il a noyé les éléments conservés plus anciens. Le contraste est vif entre la partie centrale où le bâti ancien domine et sa périphérie où il n'est présent qu'occasionnellement.



Répartition par période des surfaces au sol aujourd'hui occupées dans la partie centrale de la ville, entre la rue des capucins au nord, Ainay au sud et les pentes de Fourvière à l'ouest, à l'exclusion de la rive gauche du Rhône :

Moyen-âge jusqu'à 1450 :	26	Surface au sol :	1 ha
De 1450 à 1599 :	370	„	4,7 ha
De 1600 à 1699 :	590	„	12,8 ha
De 1700 à 1795 :	410	„	12,5 ha
De 1796 à 1855 :	720	„	21 ha
De 1856 à 1914 :	680	„	29 ha (ponts 1 ha)
De 1915 à 1955 :	40	„	5 ha (ponts 0,5 ha)
De 1956 à 2017 :	90	„	9 ha (ponts et parkings 3,2 ha)

TOTAL : 95 ha occupés au sol y compris les ponts, 4,7 ha, soit environ 90 ha.

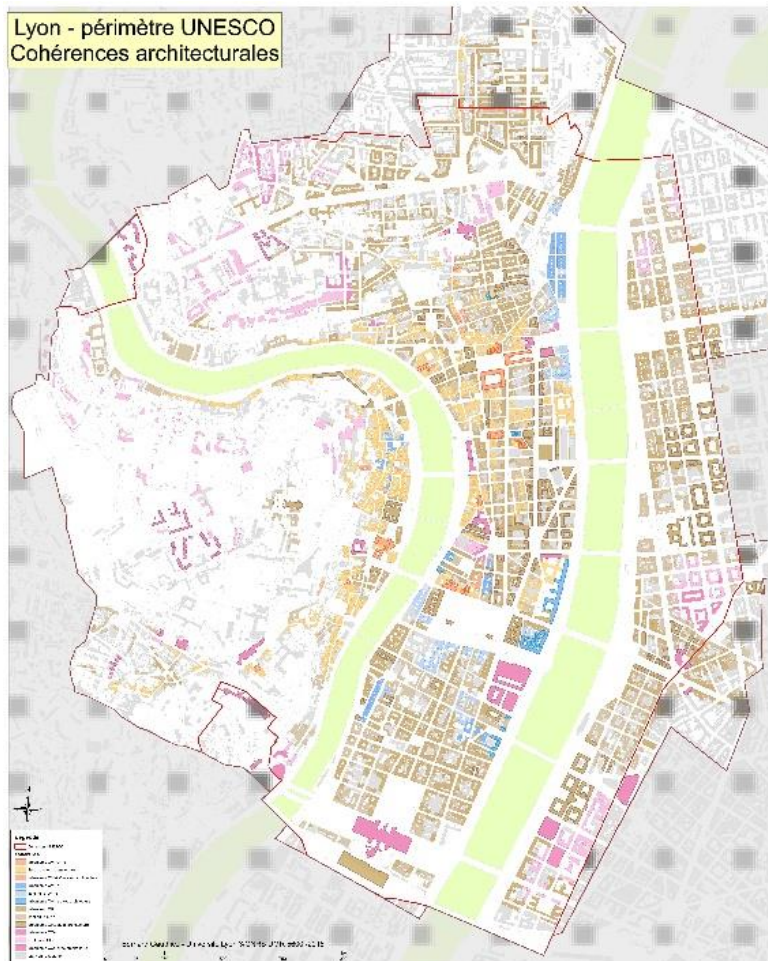
La partie centrale de Lyon compte donc :

Très peu d'unités de construction médiévales,	1 % de la surface occupée
1400 unités de construction, au total, antérieures à 1796,	33 %
1400 unités de construction du 'Grand XIXe siècle',	53 %
Environ 130 unités de construction postérieures à 1914.	14 %

La proportion d'immeubles du XIXe siècle est dominante dans la couronne autour de cette partie centrale de la ville. Elle laisse place ensuite, au nord-ouest et à l'ouest, au XXe siècle.

# PLAN DES COHERENCES ARCHITECTURALES

D'après Bernard Gauthiez, Université Lyon3/CNRS UMR 5600, déc. 2018



## A. Elaboration du plan:

Le plan utilise les données sur la datation et sur la mise en place des phases de l'urbanisation, en particulier les opérations d'urbanisme. Il répartit l'espace en ensembles de trois niveaux :

1. Les cohérences fortes lorsque des bâtiments sont conçus directement dans le cadre d'une opération d'urbanisme, comme rue de la République ou certains groupes d'immeubles des pentes de la Croix-Rousses, produits par un même opérateur ou/et selon un même dessin architectural, idem aussi sur la place Antonin-Poncet et le quai du Rhône voisin, et pour la série d'immeubles entourant des cœurs d'îlots conservés vides en rive gauche du Rhône. Il y a ici union des projets urbanistique et architectural. Plusieurs groupes d'immeuble du XXe siècle entrent dans cette catégorie.

2. Les cohérences produites par la construction d'immeubles dans le cadre d'une opération d'urbanisme, mais sans qu'ils soient le fruit d'un même opérateur et/ou d'un même dessin. C'est le cas de lotissements du XVIe siècle rue Garillan et au bas de la Grand-Côte, du quartier St-Clair, de la rue Edouard-Herriot, des extensions de la première moitié du XIXe siècle dans le quartier entre Bellecour et place Carnot au sud, en rive gauche du Rhône sur le quai et autour de la place Lyautey à l'est et sur les pentes et le plateau de la Croix-Rousse au nord.

3. Les cohérences d'accompagnement formées surtout par les immeubles construits dans une même gamme stylistique, mais plus tardivement, par exemple les immeubles de la deuxième moitié du XIXe siècle en rive gauche du Rhône qui accompagnent ceux de la première moitié, eux-mêmes édifiés le long de rues alors nouvelles.

Deux principes complémentaires ont été suivis :

- Les tissus anciens, antérieurs au XVIIIe siècle, sont le plus souvent très transformés et ne portent plus trace de cohérences de niveaux 1 et 2. Ils constituent cependant un paysage reconnaissable et à la forte identité. Ces ensembles peuvent comporter des immeubles plus tardifs conservant la morphologie des tissus anciens ou simplement refaçadés.
- Les immeubles de chaque ensemble ont été constitués en cohérences dès lors qu'ils étaient contigus ou en vis-à-vis direct de part et d'autre d'une rue, au nombre minimum de cinq.

## - B. Commentaire du plan

-

Dans l'ensemble, le plan de Lyon est constitué, dans sa partie ancienne, d'ensemble cohérents morcelés, fait surtout d'éléments de tissus anciens laissés dans la maille des percées du XIXe siècle, et de ces percées, principalement nord-sud, remarquablement dessinées. Cela induit, en particulier dans le secteur entre la rue Poulailherie et la rue Leynaud, une dominante de rues au paysage XIXe siècle en nord-sud et de rues au paysage ancien en est-ouest. Quelques segments de rues anciennes sont aussi conservés en nord-sud au sud de la rue de la Poulailherie jusqu'à la place Bellecour.

Les ensembles anciens sont surtout fait de tissus très transformés, à la planification ancienne imperceptible aujourd'hui, notamment en rive droite de la Saône quai Pierre-Scize, quartiers St-Paul et de la rue St-Jean, autour de la cathédrale St-Jean, rues St-Georges et Gourguillon/des Farges. Le quartier St-Just/St-Irénée conserve aussi quelques secteurs anciens bien conservés, mais la rareté des décors architecturaux, dans ce quartier devenu pauvre, les rends surtout perceptibles par la modestie des volumes des immeubles.

Les cohérences anciennes concernent aussi des éléments planifiés, assez rares mais bien conservés : les immeubles du lotissement de la rue Garillan, la minuscule percée de la rue Gadagne, les bord nord et sud de la place du Gouvernement en rive droite de la Saône, les lotissements de la Grand-Côte, la rue des Augustins - rare rue nouvelle du XVIIe siècle, qui plus est bordée des bâtiments contemporains édifiés par le maçon Chana -, l'ensemble baroque exceptionnel de la place gouvernementale des Terreaux accompagnée du palais St-Pierre, de l'Hôtel-de-Ville et d'immeubles à la hauteur réglée, le demi-îlot rues de la Gerbe et Poulailherie, les lotissements aristocratiques du nord-ouest de la place Bellecour et côté ouest rue Emile-Zola.

Le XVIIIe siècle est bien visible sous des formes diverses. En rive droite de la Saône, on remodèle

simplement des espaces existants, comme la place du Change, un temps envisagée comme place royale, la place du Petit-Collège, et l'élargissement de la rue St-Jean entre la place Neuve-St-Jean et la place du Change. Sur la Presqu'île, le projet majeur est celui de la constitution d'un front continu entre le quai St-Clair et celui de la Charité, faisant face à l'espace agreste du fleuve et de la rive est du Rhône. D'où aussi les immeubles Tolozan et au sud de la place Louis-Pradel au long du Rhône, la façade de l'Hôtel-Dieu, les immeubles Rigod de Terrebonne jusqu'à la place Antonin-Poncet et enfin quelques rares réalisations de la Compagnie Perrache autour de la place Ollier, dont le siège de la compagnie. A signaler aussi un petit ensemble d'immeubles reconstruits juste après le siège de 1793, rues du Garet et Basseville.

Le XIXe siècle est évidemment majeur dans l'espace de la ville. Il forme en rive droite de la Saône quatre ensembles de grande cohérence autour de l'esplanade de Fourvière, de la gare St-Paul, du Palais de Justice et au sud de la cathédrale avenue Adolphe-Max. Sa prégnance est encore plus forte sur la Presqu'île : rénovation urbaine entre Terreaux et Feuillée, quartier des Célestins, façades reconstruites de Bellecour à l'est et à l'ouest, rue de l'Ancienne-Préfecture et passage de l'Argue. La rénovation urbaine fut ensuite de très grande ampleur, rivalisant avec celle de Paris : percées des rues de Brest-Chenavard, de la rue de la République, de la rue Edouard-Herriot, quartier des affaires autour de la Bourse, rénovation urbaine du quartier Grolée.

Vers le nord, on retrouve les fortes cohérences des quartiers lotis sur d'anciens biens religieux, Capucins, Déserte, Oratoriens, Carmélites. Dans ce dernier cas, on a le plus remarquable exemple d'immeubles produits pour des canuts en ascension sociale. D'autres lotissements pour les canuts escaladent le haut des pentes vers le plateau de la Croix-Rousse, et couvrent une partie du plateau de la Croix-Rousse lui-même.

Au sud, les lotissements des biens religieux se fondent dans le grand projet d'urbanisme de Perrache, en fait réalisé plus tard selon un dessin renouvelé. Peu de groupes d'immeubles au même dessin comme rue Sala, mais une grande uniformité du paysage produit en trois décennies pour l'essentiel.

A l'est du Rhône, plusieurs phases ont nettement marqué l'espace de la ville. La plus ancienne forme un vaste ensemble très cohérent de la première moitié du XIXe siècle tout autour de la place Lyautey, avec de beaux immeubles de haut niveau social qui forment un front remarquable sur le quai du Rhône, complété dans la deuxième moitié

du siècle jusqu'au pont de la Guillotière. Au sud du pont, dont le débouché cours Gambetta fut aménagé avec deux séries d'immeubles se faisant face, un quartier plus modeste s'est aussi développé dans la première moitié du XIXe siècle, bien conservé, entre le quai et la rue de Marseille. Un petit quartier de la même époque, dessiné autour d'une place en carré et formé d'immeubles populaires, est conservé au nord de la place Gabriel-Péri. La fin du XIXe siècle et le tout début du suivant constituent une troisième phase bien reconnaissable. On a alors rasé plusieurs îlots au long de l'avenue de Saxe et autour de la Préfecture, en y remplaçant un bâti très modeste par de grands immeubles bourgeois organisés autour de cours. Plusieurs grands édifices marquent alors le paysage : Préfecture, Universités, ponts Lafayette, Wilson, de l'Université.

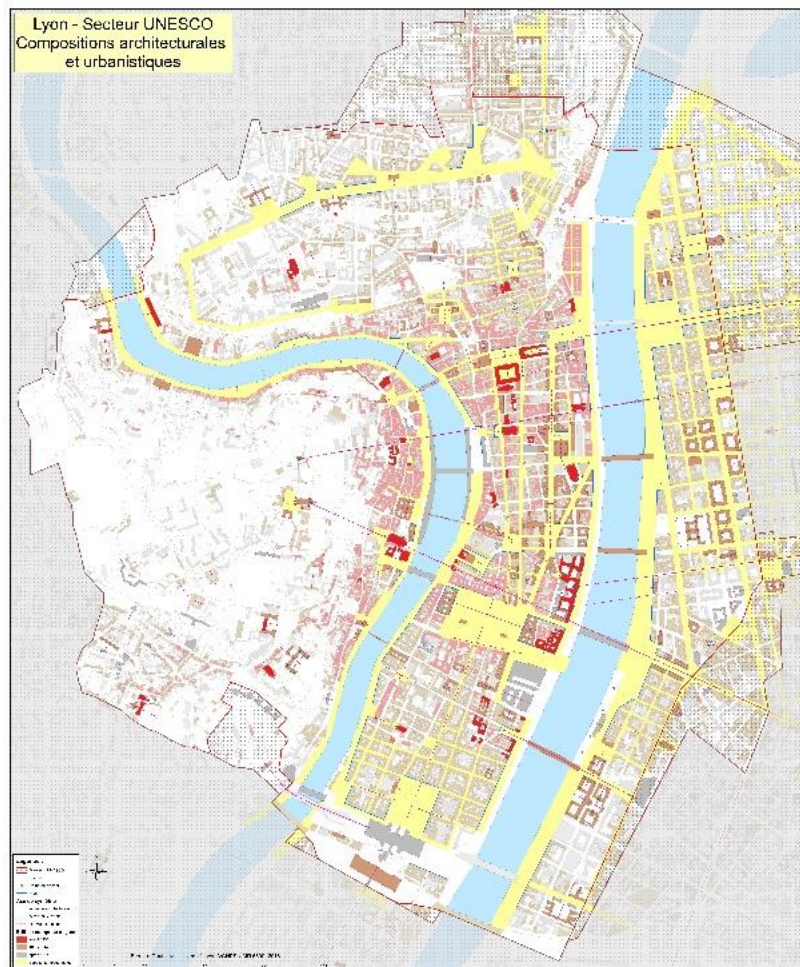
Le XXe siècle est moins présent dans l'espace de la ville, à l'exception du plateau de Fourvière, de celui des Chartreux et de l'espace au nord-ouest du boulevard de la Croix-Rousse. Il constitue quelques petits ensembles très représentatifs de la façon contemporaine de penser la relation entre

urbanisme et architecture, comme pour la gare du funiculaire St-Irénée, l'ensemble de la rue des Farges, les immeubles de l'entrée du tunnel de Fourvière, l'immeuble construit près de St-Jean à la suite de la catastrophe de 1930. La Presqu'île abrite de petits ensembles nouveaux bâtis sur des espaces libres, pour des habitations sociales et des équipements. Plusieurs opérations de rénovation urbaines, de faible amplitude, y furent aussi menées : hôpital de la Charité, sud-ouest de la place des Jacobins, quartier de la Monnaie, immeubles du quai St-Antoine. Un pendant ordonnancé à la place des Terreaux fut créé place Louis-Pradel autour de la place qui porte son nom, et le « complexe » de Perrache vint occuper l'espace du cours de Verdun au sud. Le XXe siècle est surtout présent en rive gauche par la rénovation urbaine du quartier Moncey, qui devait s'étendre jusqu'à l'immeuble du « Clip » sur la place Gabriel-péri, et le secteur entre l'avenue Berthelot et l'université, en partie reconstruit après 1945 et accueil d'édifices liés à l'éducation.



# PLAN DES COMPOSITIONS ARCHITECTURALES ET URBANISTIQUES

D'après Bernard Gauthiez, Université Lyon3/CNRS UMR 5600, déc. 2018



## A. Elaboration du plan:

Le plan utilise les données sur la datation et sur la mise en place des phases de l'urbanisation, en particulier les opérations d'urbanisme. Il est nourri d'une visite systématique de terrain afin d'identifier les volontés d'organisation de l'espace, conçues pour en construire la beauté et les significations. L'espace urbain n'est pas neutre, il exprime souvent des positions politiques, religieuses, idéologiques, ou encore la modernité. La carte montre aussi comment dans le fil du temps on s'est appuyé sur des éléments antérieurs pour enrichir des compositions nouvelles. En ce sens, la ville est une œuvre faite d'un cumul fait d'articulations souvent conscientes entre le nouveau et l'ancien.

Les compositions montrent aussi la construction d'un paysage, par le biais d'effets de fond de perspective, d'éléments saillants verticaux, comme des clochers, de fronts refermant ou bordant des espaces, avec le jeu relatif de pleins-bâtiments/arbres/reliefs et de vides-places ou plans d'eau.

Les jeux de composition des édifices n'ont été retenus que lorsqu'ils composent par leur ampleur une masse suffisante, et lorsqu'ils contribuent à une composition engageant d'autres éléments. Déterminer la limite de la masse suffisante à partir de laquelle un édifice a été retenu peut s'avérer arbitraire, pour la raison que pratiquement toutes les façades utilisent le jeu des symétries, toutes sont composées. Le jeu des échelles impose ici de faire un choix pour garder une lisibilité et une compréhension d'ensemble. Les édifices – même un urinoir - ont été systématiquement pris en compte du fait de leur placement toujours très étudié, souvent centrant des espaces publics. Les architectures ont été distinguées selon trois périodes, avant 1800, 1800-1918 et après 1918, et selon deux niveaux de composition, majeur avec une couleur appuyée, et mineur pour les autres.

## B. Commentaire du plan

On verra à l'analyse du plan que les compositions repérées sont très nombreuses. Il n'est donc pas possible d'en rendre compte ici, si ce n'est, pour la

plupart d'entre elles, de façon collective. Leur enchaînement spatial procède souvent d'une succession et d'une articulation chronologique, c'est donc en ce sens que je les aborderai.

Le leg ancien, antérieur au XIX<sup>e</sup> siècle, est assez limité. De nombreux grands édifices ont été préservés et réinterprétés par la suite, j'y reviendrai, comme les églises St-Bonaventure, St-Nizier, St-Martin d'Ainay, St-Polycarpe. Seules quelques-unes ont conservé un cadre de composition ancien, St-Jean pour partie, St-Just, St-Bruno. En revanche, la place des Terreaux conserve remarquablement sa composition du XVII<sup>e</sup> siècle, moyennant une modification à plusieurs reprises de son détail. Elle était voulue, par sa composition et ses références architecturales au Louvre, au palais des Conservateurs et au palais Pamphili à Rome, comme l'expression du pouvoir tenu de facto par l'archevêque de Lyon. Il subsiste aussi un marquage de clochetons voulu par l'archevêque De Villeroy au XVII<sup>e</sup> siècle et appliqué aux édifices dont il avait le contrôle : clochetons à la chapelle du lycée Ampère, dôme des Chartreux, clochetons ou dômes allongés à six colonnettes à l'hôtel de ville, à la chapelle de l'Hôtel-Dieu, à l'ancienne église des Augustins à la Croix-Rousse, et même à l'église de Neuville (dont il était le seigneur) au nord de Lyon. Dans d'autres cas, on a une réinterprétation dans un schéma plus large, comme avec St-Polycarpe et le quartier des Capucins, les places devant et derrière St-Nizier, St-Bonaventure en liaison avec le quartier de la Bourse. Il existe enfin deux cas de rémanence, à savoir où des compositions ont subsisté malgré la disparition des architectures qui en ont été à l'origine. Les façades de Bellecour sont célèbres, pourtant elles ont été complètement reconstruites. Plus subtile est l'axe d'une porte de l'église de la Déserte, aujourd'hui disparue, sur laquelle on a axé au XVI<sup>e</sup> siècle la rue Hyppolite-Flandrin, puis qui a donné l'axe du quartier de la place Sathonay, et qui a enfin été prolongé vers le sud par la rue d'Oran, et vers le nord jusqu'à un édifice dans le jardin des Plantes. L'axe de la rue Zola, établie au XVI<sup>e</sup> siècle, a été prolongé avec un basculement pour devenir celui de la place Bellecour vers 1685, axe au long duquel la statue de Louis XIV a été placée, puis au XIX<sup>e</sup> siècle allongé au-delà de la place par la rue Victor-Hugo jusqu'à la place Carnot. Le XVIII<sup>e</sup> siècle est assez discret : composition rémanente de la place Bellecour, quadrillage isolé du quartier St-Clair, et surtout front voulu continu au long du Rhône, alors face au

paysage agricole et fluvial de la rive gauche et au grand paysage conduisant aux Alpes à l'infini.

Le XIX<sup>e</sup> siècle en revanche a été extrêmement fécond en matière de composition de l'espace.

Sur la Presqu'île, les éléments anciens sont systématiquement réinterprétés dans des compositions nouvelles ou étendues, notamment avec les églises précitées, auxquelles on peut ajouter la chapelle de la Charité avec la placette qui lui fait face. Chaque intervention nouvelle est l'objet d'une régularité ou d'une figure de composition propre, en général soigneusement articulée avec le préexistant conservé ou d'autres opérations contemporaines : lotissements des pentes de la Croix-Rousse avec la rue Terme et la rue de l'Annonciade, quartier de la boucherie des Terreaux entre Terreaux et Feuillée, percées de la rue de la République et de la rue Edouard-Herriot, quartier Perrache (rues tracées en 1815) articulé au quartier d'Ainay (rues principalement du XVI<sup>e</sup> siècle). Le jeu des places est complexe : succession des places Bellecour et Carnot au sud, reliées par un axe qui liait originellement une statue de roi et une statue d'empereur, cette dernière remplacée par un monument à la République, ensuite déplacé. Notons que la rue Jarente, aujourd'hui en dehors des compositions, visait dans son tracé établi en 1740 la statue de Louis-XIV, sur laquelle elle ne déboucha jamais. Des places sont aussi au centre de compositions locales, comme aux Célestins, Sathonay, Chardonnet, Colbert, Bertone en dehors du périmètre au nord. Les grandes percées du XIX<sup>e</sup> siècle, elles-mêmes articulées avec la place des Terreaux et celle de la Comédie entre l'Hôtel-de-Ville et le Grand Théâtre, ont conduit à de multiples régularisations comme les places de part et d'autre de St-Nizier, une place des Jacobins étendue, la place Leviste. Seule la rue de la République a conduit à un système de places propres, symétriquement de part et d'autre de la Bourse, et place de la République, qui dissimule bien un changement d'axe. Aujourd'hui, elles dessinent deux chaînes de places, entre les rues Edouard-Herriot et de Brest-Chenavard d'une part, et entre la rue de la République et celle de la Bourse d'autre part. Les nouveaux monuments ont été utilisés judicieusement dans ce dispositif : Bourse, massif des Terreaux en prolongement de l'axe de l'Hôtel-de-Ville vers l'ouest. La composition met en valeur les édifices du pouvoir, mais cette signification est aujourd'hui morte pour la plupart des visiteurs, ce qui n'était évidemment pas le cas à l'origine ! Axe Louis-XVIII (néo Louis XIV) de la place Bellecour avec façade et statue royale ; système louis-philippin liant palais de justice à la préfecture disparue par la rue de l'Ancienne-Préfecture, système Napoléon-III

incluant Hôtel-de-Ville devenu préfecture, palais St-Pierre, rues Edouard-Herriot et de la République (de l'impératrice et Impériale), bourse du commerce au centre d'un nouveau quartier des affaires, et place des Jacobins où un monument à Vaïsse, chargé par l'empereur de la transformation de Lyon (préfet-maire-sénateur de Lyon) avait été commencé et n'aura jamais été terminé et sera détruit au nom d'une *damnatio memoriae* pour laisser place à la fontaine monumentale (et républicaine) actuelle. Il faut remarquer que jamais, de 1848 à la fin de la Quatrième République, aucun édifice religieux n'a été composé par les services des pouvoirs publics dans l'espace de la ville. Rien dans les réalisations vaïssiennes, si ce n'est, d'origine purement privée, deux statues de saints aux angles d'immeubles aux coins sud-ouest et nord-ouest de la place des Terreaux, qui s'opposent aux statues de saints « laïcs » alors placés sur la façade à l'ouest de la place, supprimées depuis. Cela explique la volonté des catholiques de trouver une place dans le paysage, ce qui sera fait avec l'église du Bon Pasteur rue Neyret et son haut clocher, et plus encore avec la basilique de Fourvière devenue un fait majeur de la silhouette lyonnaise. Revanche donc des catholiques, vite contrée par la laïque école des Beaux-Arts de la rue Neyret voulue par Herriot, et auparavant la tour métallique de Fourvière voulue par Gailleton en contrepoinç laïque de la basilique.

Ces compositions nous obligent à passer en rive gauche du Rhône pour en mesurer l'ambition. A l'est du Rhône, la composition est dominée en partie nord par les tracés quadrillés et symétriques imaginés par Morand puis redessinés par Decrénice à la fin du XVIIIe siècle, selon un axe majeur est-ouest constitué par la place Lyautey – longtemps Louis-XVI – et les cours Franklin-Roosevelt et Vitton. On y mettra en œuvre plus tard les places devant deux églises, la Rédemption et St-Pothin (localisées juste en dehors de la zone tampon). Plus au sud, la préfecture devait dégager sur le Rhône par une vaste place, que le maire finira par refuser de constituer (refus de l'achat des terrains nécessaires) pour ne pas donner d'ampleur au monument. Il y eut même un projet d'avenue et de pont face à l'édifice, porté par le parti orléaniste monarchique, et contré pour cette même raison. En continuant à descendre la rive, le pont de la Guillotière a été en partie occupé par le cours de Brosses, en 1826, qui deviendra, par son prolongement à l'est de la place Gabriel-Péri, le cours Gambetta. Plus au sud encore, la Ville mit à profit un bras du Rhône non encore asséché, en le remblayant, pour construire les universités,

emblématique d'une municipalité toute portée par le progrès par la formation, exprimé par une monumentalité affirmée – imitant d'ailleurs la nouvelle université de Strasbourg et son pont axial. Le pont était d'abord prévu dans l'axe du plus grand édifice. Dans ces quartiers, on s'efforce d'appliquer un quadrillage rationnel et fonctionnel, dont l'orientation longe par segments le cours du Rhône.

Aux réalisations du mandat de Vaïsse s'ajoutent l'endiguement systématique et régulier de la Saône et du Rhône, consécutif à la grande inondation de 1856, dans un immense projet de nouveaux quais sur plus de 30 km de longueur. Ces vastes quais réguliers créent une scénographie de très vaste respiration pour la ville, les cours d'eau devenant comme des places d'eau dans lesquelles se reflètent les façades régulières des quais, formant front avec les frondaisons des grands arbres et les hauts murs riverains, le tout accueillant grandes circulations et activités portuaires. Les quais sont soigneusement étudiés par sections symétriques en correspondance avec les rues et les monuments voisins. C'est de cette époque que date le premier des grands axes visuels dans la ville, qui relie le cours Gambetta à la chapelle de Fourvière (pas encore la basilique, érigée plus tard en tirant profit de cet effet). Le second est plus discret, qui relie la tour métallique, par-dessus la Presqu'île, à l'axe de la passerelle du Collège puis à la rue Bugeaud de part et d'autre de l'église St-Pothin, église qui elle-même détermine deux sous-séquences, puis encore vers l'est l'avenue du Général-Brosset qui donne, après un léger basculement de l'axe, sur celui de la gare des Brotteaux, ainsi disposée de façon délibérée. La meilleure perception de cet axe se fait d'une part de la passerelle vers l'église St-Pothin, qu'on découvre comme un Panthéon romain en réduction – symbole laïque, assorti d'un clocher – symbole catholique, et de la passerelle vers la tour métallique, qu'on perçoit au-dessus des toits au travers des arches des pylônes de la passerelle par-delà l'arche de l'entrée de la rue Neuve sous le lycée Ampère.

On peut remarquer encore, pour le XIXe siècle, une propension à orienter certaines compositions selon les points cardinaux. On trouvait une telle disposition déjà dans le quartier St-Clair, vers 1750, ce qui peut s'expliquer ici par la situation en rive du Rhône. En revanche rien n'obligeait à orienter ainsi le quartier de la place Sathonay, les rues de Flesselles et d'Ornano plus à l'ouest, la percée de la rue de la Martinière non loin, ou sur le plateau de la Croix-Rousse les rues Hénon et Dumont d'Urville

(hors périmètre). Cette dernière, nord-sud, devait former le prolongement de la rue de la République, elle aussi parfaitement nord-sud comme sa parallèle la rue Edouard-Herriot et le palais de la Bourse. En rive gauche du Rhône, le cours Lafayette avait aussi été voulu parfaitement orienté vers l'est. On perçoit ici une volonté d'universalisme, déjà sensible dans le refus d'accompagner l'urbanisme du Second Empire par des marquages religieux.

Les réalisations du XXe siècle n'ont en général rien compris à ces significations souvent assez subtiles, et opaques pour le commun des architectes. Elles ont apporté la composition complexe de la place Louis-Pradel (encore un système du pouvoir) et les fronts constitués par deux groupes d'immeubles en limite de périmètre UNESCO, juste en dehors, place de l'Abbé-Larue vers St-Just qui fait front surtout vers le sud, et sur la crête de la Colline montée de l'Observance. De ce côté, quatre immeubles forment un élément rythmique depuis puissamment constitutif du paysage de la Saône vu du centre de Lyon. Le centre d'échange de Perrache forme une limite comparable au sud, peut-être moins appréciée, par sa masse et son articulation avec des bretelles autoroutières. Son apport est moins qualitatif. Le XXe siècle n'a pas compris les scénographies des fleuves établies au XIXe siècle, brisant leur continuité en plusieurs points, ainsi avec

la piscine du Rhône – elle-même élément fort dans le paysage avec ses hauts mats d'éclairage, mais nuisant à la perception du bâtiment universitaire du 15 quai Claude-Bernard, et faisant face en rive droite aux constructions établies à l'emplacement du front continu de l'ancien hôpital de la Charité. De ce côté du Rhône, la ville est traversée du nord au sud par un axe routier majeur dont la réalisation a rompu la symétrie des rives, n'en conservant grâce aux arbres et aux immeubles qu'une partie. Tout aussi problématique a été la transformation des rives de la Saône au cœur de la ville. La construction des parkings en rives droite et gauche, la reconstruction surélevée des ponts après 1945, la destruction d'une partie des immeubles du quai St-Antoine, ont considérablement nui à l'unité du paysage de la ville en ce point, éloignant les rives et supprimant l'usage du bord de l'eau. La réalisation récente, discrète, mettant en valeur les murs du quai, et formidable réussite pour les habitants, d'un parcours de promenade le long de la Saône a entamé le processus de sa récupération, qui se prolonge actuellement par la prochaine démolition du parking en rive gauche de la Saône. Dans l'attente de celle de celui de la rive droite, pourtant un temps salué comme respectueuse de l'architecture historique voisine.



## CONCLUSION

La richesse du site géomorphologique et celle des strates historiques accumulées caractérisent fortement le site historique de Lyon et lui donnent une profondeur peu commune. Les outils d'analyse synchronique proposés reflètent cette richesse et permettent de révéler les mécanismes de composition et d'évolution de la Ville qui interviennent à des niveaux et des échelles très variées : de l'inscription d'une référence architecturale sur une façade à la mise en œuvre d'une grande perspective dans le développement urbain.

Les éléments de connaissance et outils réunis dans cette première partie permettent de décrire plus précisément le paysage urbain historique de Lyon, socle à préserver de l'urbanité et de l'identité de la Ville. La suite du travail doit permettre de mesurer les évolutions à l'œuvre et à venir pour optimiser le rôle actif et pilote de l'hyper centre historique de Lyon dans le développement de l'agglomération lyonnaise.

Celui-ci s'appuiera sur les résultats de l'observatoire urbain du site UNESCO, développé suivant 5 thématiques et mettant en perspective les évolutions du site depuis son inscription sur la liste du patrimoine mondial, il y a 20 ans. Ces résultats seront complétés et précisés en tant que de besoin par l'approche urbaine, l'échelle de l'agglomération, portée par l'agence d'urbanisme.

La mesure de ces évolutions, tant spatiales que thématiques permettent de proposer des orientations d'aménagement développées à l'échelle du site historique, et dans son articulation avec la nouvelle géographie urbaine de l'agglomération, notamment l'extension de son hyper centre et le développement de ses nouvelles centralités.

Ces orientations s'appuieront sur les qualités du site historique, ADN et moteur du développement de la Ville. Elles auront pour objectif de continuer à l'enrichir en le préservant et le mettant en valeur pour conforter son rôle actif dans la formation de la ville d'aujourd'hui et de demain et sa transmission aux générations futures.

**L'Adjoint au Patrimoine**

**L'Adjoint à l'Aménagement et à l'Urbanisme**

## BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

- Plan de gestion du site historique de Lyon*, mission site historique, DRAC, octobre 2013
- OAP site Unesco du Plan local d'urbanisme et de l'Habitat*, Métropole de Lyon
- Lyon, ville historique, ville projet. Site historique de Lyon, patrimoine mondial Unesco*, Editions La passe du vent, 2016
- Agence d'urbanisme de Lyon, *Historique du développement urbain*, Archives municipales de Lyon, 2012
- Plan scénographique de la ville de Lyon au XVI<sup>e</sup> siècle*, Trévoux, 1981
- Préinventaire des monuments et richesses artistiques : Le cimetière de Loyasse*, Département du Rhône, 1996
- Capitale de la Gaule romaine : Lyon*, l'archéo Thema, 2009.
- Lyon de la préhistoire au moyen âge : 30 ans de découvertes dans la capitale des Gaules*, Archéologia, 2004
- ALLIA, TRANOY (L.), AYALA (G.), *Les Pentès de la Croix-Rousse dans l'antiquité : état des connaissances*, CNRS 1994
- AMOKRANE (N.), BRIGHI (S.), SIMON (P.), *Etude de la place Saint-Paul*, Institut d'urbanisme de Lyon, Lyon, 1992
- ARLAUD (C.), BERTIN (D.), *De la Rue impériale à la rue de la République : archéologie, création et rénovation urbaines*, Archives municipales de Lyon, Lyon, 1991
- BERTIN (D.), MATHIAN (N.), *Lyon : silhouettes d'une ville recomposée : architecture et urbanisme 1789-1914*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 2008
- BERTIN (D.), CORNEL, LASFARGUES (J.), OUP (G.), REYNAUD (J.F.), ZELLER (O.), VITAL-DURAND (J.), *Lyon 25 siècles de confluences*, Imprimerie nationale, 2001
- BERTIN (D.), *Guide : Lyon et ses cimetières : découvrir la ville autrement*, Lyon, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 2013
- BEAUFORT (J.), *L'Architecture à Lyon : tome 1 : de l'Antiquité à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; tome 2 : Lyon et le Grand Lyon de 1800 à 2000*, Jean-Pierre Hugué, 2001
- BEGHAIN (P.) et KNEUBULHER (M.), *La perte et la mémoire, vandalisme, sentiment et conscience du patrimoine à Lyon*, Fage, 2015
- BLONDEAU (J.L.), MULLER-WOULKOFF (J.M.), *Histoire des fortifications de Lyon*, Ecole d'architecture de Lyon, 1985
- BOUVARD (E.), LEROY (E.), « Les ensembles funéraires dans le paysage lyonnais : Évolution et mutation des espaces de la fin de l'Antiquité au XIX<sup>e</sup> siècle » dans *Revue Archéologique du Centre de la France*, 60<sup>e</sup> supplément, Actes du Colloque des 5 et 6 avril 2013 au Prieuré Saint-Cosme (La Riche) Rencontre autour des paysages du cimetière médiéval et moderne, Gaaf/FERACF, Tours, 2015
- BURDY (J.), PELLETIER (A.), *Guide du Lyon gallo-romain*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 1994
- CHOMER (C.), LE MER (A. C.), *Carte archéologique de la Gaule : Lyon - 69/2*, Inscriptions et Belles-Lettres
- CLEMENCON (A.S.), *La Ville ordinaire, généalogie d'une rive, Lyon, 1781-1914*, Parenthèses, Lyon, 2015

DALLEMAGNE (F.), *Les Défenses de Lyon : enceintes et fortifications*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 2006

DELAVAL (E.); BELLON (C.); CHASTEL (J.); PLASSOT (E.); TRANOY (L.), *Vaise : un quartier de Lyon antique*, DARA, 1995

DELFANTE (C.), DALLY-MARTIN (A.), *100 ans d'urbanisme à Lyon*, Sciences et techniques, 1994

DELFANTE (C.), SALMON (J.), *Lyon : les places espaces composés*, 1990

DELPECH (H.), *Guide du Lyon moderne XIX-XXème siècle*, Lyon, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 1996

FAURE-BRAC (P.) SANEJOUAND (H.), *Le Vieux-Lyon : histoire et architecture*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 2014

GAMBIER (G.), *200 cours et traboules dans les rues de Lyon*, La Taillanderie, 2012

GARDES (G.), *Lyon : l'art et la ville*, CNRS, 1988

GAUTHIEZ (B.), *Lyon formation et évolution d'un espace urbain : 1. cartographie du site : rapport de recherche pluriannuel 1992-93*, METT-DAU-LABORATOIRE D'ANALYSE DES FORMES-ECOLE D'ARCHITECTURE DE LYON, Ville recherche diffusion, 1993.

GAUTHIEZ (B.), « Le temps dans l'espace des villes, ou l'espace des villes comme accumulation des produits matériels de phénomènes sociaux », *Géocarrefour*, vol. 89, 4/2014, pp. 283-296.

GAUTHIEZ (B.), « Les fenêtres à Lyon, espace urbain et anthropologie, 1650-1900 », *Il Cantiere della Città*, dir. A. Casamento, Rome : Kappa, 2014, pp. 221-248.

GAUTHIEZ (B.), « Les franchissements du Rhône à Lyon, XIIe-XVIIIe siècles », in *Le Rhône, entre nature et société*, textes réunis par E. Raynard, M. Evéquoz-Dayen et G. Borel, Archives d'Etat du Valais [Cahiers de Vallesia 29], Sion, 2015, pp. 199-224.

GAUTHIEZ (B.), « Les plans de Lyon de 1544-55, la cartographie des villes au XVIe siècle à repenser ? », *Le monde des cartes*, Comité Français de Cartographie, 205, 2010, pp. 119-132.

GAUTHIEZ (B.), « L'urbanisme à Lyon au XVIe siècle », in *Lyon 1562, capitale protestante*, exposition, animation multimédia, Archives Municipales de Lyon, 2009-10.

GAUTHIEZ (B.), « Lyon pendant le règne de Henri IV, urbanisme et architecture », in *Henri IV et Lyon. La ville du XVIIe siècle*, Lyon : Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 2014, pp. 19-28 ; fig. 1 à 8.

GAUTHIEZ (B.), « Typologie architecturale et démographie. L'habitat collectif à Lyon à l'époque moderne, 1500-1800 », in *Histoire urbaine et sciences sociales*. Mélanges en l'honneur du professeur Olivier Zeller, dir. M. Grenet, Y. Jambon, M.-L. Ville, Paris : Garnier, 2014, pp. 19-48.

GAUTHIEZ (B.), avec O. Zeller, « Ordre textuel et ordre spatial à Lyon à l'époque moderne, du parcours de visite au rôle nominal, une spatialité implicite », *Histoire et Mesure*, XXV-1 (1), 2010, pp. 197-230.

GAUTHIEZ (B.), avec O. Zeller, « Le dédommagement des reculements : l'un des instruments de la politique d'aménagement urbain à Lyon aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Histoire et Mesure*, numéro spécial "Réparations et Dédommagements", XXVIII/1, 2013, pp. 45-73.

GAUTHIEZ (B.), "Géographie urbaine et espaces du voyage: les voyageuses britanniques à Lyon, fin XVIIIe-début XIXe siècles", I. Baudino, dir., *Les voyageuses britanniques au XVIIIe siècle, l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 77-96

GAUTHIEZ (B.), « Lyon en 1824-32 : un plan de la ville sous forme vecteur d'après le cadastre ancien », *Géocarrefour*, vol. 83, 1/2008, pp. 57-67

GAUTHIEZ (B.), *Lyon Entre Terreaux et Bellecour, urbanisme et architecture au XIXe s.*, Lyon : Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 1999, 132 p.

GAUTHIEZ (B.), « La rénovation urbaine au centre de Lyon au XIXe siècle, une histoire en trois phases », *Grands aménagements urbains et prise en compte des préoccupations sécuritaires : actions et réactions à Lyon*, dir. J. Comby, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2015, 38 p.

GAUTHIEZ (B.), « Pourquoi les remplois visibles dans l'architecture civile à Lyon aux XVIII-XIXe siècles. Entre architecture savante et identité locale » », in *Le passé dans la ville*, dir. D. Sandron, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, pp. 145-168.

GAUTHIEZ (B.), « Le paysage du quartier Confluence à Lyon : deux siècles et demi de projets et de recomposition », Paris : Institut National du Patrimoine, 2009. In *Bibliothèque numérique de l'Institut National du Patrimoine (INP)*, n° 17, 2010.

JACQUET (N.), *Façades lyonnaises : 2 000 ans de création architecturale et de confluence culturelle*, Les Beaux Jours, 2008

NEYRET (R.), *Guide historique de Lyon*, Lyon, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 1998

PELLETIER (J.), *Connaître son arrondissement le 1<sup>er</sup>*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 2009

PELLETIER (J.), *Connaître son arrondissement : le 2<sup>ème</sup> : de Perrache à Bellecour... des Jacobins à Saint-Nizier*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, 1998

PELLETIER (J.), *Connaître son arrondissement : le 3<sup>ème</sup> : de la Guillotière à la Part-Dieu, de Montchat à Monplaisir*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 2000

PELLETIER (J.), *Connaître son arrondissement : le 4<sup>e</sup>*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 1997

PELLETIER (J.), *Lyon 5<sup>e</sup> arrondissement : aux origines de la ville*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 2015

PELLETIER (J.), *Connaître son arrondissement : le 5<sup>ème</sup> : Fourvière, le Vieux-Lyon, Saint-Jean, Saint-Just, le Point-du-Jour*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 2001

PELLETIER (J.), *Connaître son arrondissement : le 6<sup>ème</sup>, les Brotteaux, Bellecombe*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 1999

PELLETIER (J.), *Connaître son arrondissement le 9<sup>e</sup>*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 2007

PELLETIER (J.), *Lyon signes de modernité : Traces d'histoire : volume 2 : les patrimoines*, Musée Dauphinois, Le Dauphiné, 2010

PELLETIER (J.), *Lyon pas à pas : son histoire à travers ses rues*, Horvath, 1992

PELLETIER (A.);aup:ROSSIAUD (J.);aup:BAYARD (F.);aup:CAYEZ (P.), *Histoire de Lyon*, Horvath, 1990

ROCH (J.B.), *Histoire des ponts de Lyon de l'époque gallo-romaine à nos jours*, Horvath, 1983



VETTORELLO (C.), VIGNAU (M.), *L'Eau et la santé à Lyon : la formation d'une cité : étude historique réalisée pour l'Agence d'urbanisme de Lyon*, Agence d'urbanisme de Lyon, 2010

<http://www.linflux.com/2016/les-souterrains-de-lyon/>

<https://www.celineguarneri.fr/img/DossierArcheologieNo506janvier20130001.pdf>

[http://www.lemonde.fr/architecture/article/2016/08/24/lyon-s-etrangle-autour-des-aretes-de-poisson\\_4987074\\_1809550.html](http://www.lemonde.fr/architecture/article/2016/08/24/lyon-s-etrangle-autour-des-aretes-de-poisson_4987074_1809550.html)

• **Urbalyon :**

**Julie TROFF-POULARD** Etudes Patrimoines et Qualités  
j.troff@urbalyon.org

**Julia RUDOLPH** Etudes Territoires et Projets  
j.rudolph@urbalyon.org

**Julien VINCENT** Infographie-Cartographie

L'étude est suivie par **Sébastien SPERTO**  
Directeur du département « Projets Urbains »

Crédit photos : Agence d'urbanisme de l'aire métropolitaine lyonnaise

• **Bernard GAUTHIEZ**, Université Lyon 3/CNRS UMR 5600  
bernard.gauthiez@univ-lyon3.fr

• **Anne PARIENTE**, directrice du Service Archéologique de Lyon

**Eric LEROY**, Ingénieur territorial géomaticien, Service Archéologique de Lyon

**Commanditaires/partenaires :**

**Ville de Lyon**

**Philippe LAMY**, chargé de mission « patrimoine urbain » - DAU

**Métropole de Lyon**

**Isabelle EYNARD-RIONDET**, Urbaniste territoriale secteur Lyon - DUCV/ STPU/ EUPT

